



Il a été tiré de cet ouvrage :

*3 exemplaires sur papier des Manufactures impériales
du Japon, numérotés de I à III;*

*15 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés
de 4 à 18.*

DANS L'INCENDIE
TROPICAL

ANGKOR — JAVA — BURMA — INDIA

MARCEL GENLIS

DANS L'INCENDIE TROPICAL

ANGKOR — JAVA — BURMA — INDIA

(OCTOBRE 1912-MARS 1913)



PARIS

LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

—
1914

Tous droits réservés

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

A

MADAME DAUCHEZ-LÉON-DUVAL

*Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir ;
.
Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,
Et qui rêvent.*

BAUDELAIRE.

Ce livre devait paraître au cours de l'été 1914, mais fut retardé par la déclaration de la guerre. L'auteur, appelé sous les drapeaux, blessé devant Verdun, profite de son congé de convalescence pour faire la publication.

DANS L'INCENDIE TROPICAL

CHAPITRE PREMIER

LA MÉDITERRANÉE. — LA MER
ROUGE. — L'OCÉAN INDIEN.

20 octobre 1912. — Le dimanche 20 octobre 1912, à 9 heures du matin, je flânais à travers la ville en quête des derniers achats et apitoyé par tous ces pauvres qui, eux, ne partaient pas ou enfin qui partaient pour moins loin; car, par ce gai dimanche marseillais, ils étaient tous en tartarins cyclistes. A 11 heures, je montais à bord du paquebot et m'installais dans une petite cabine assez bien comprise, où, du

moins, j'avais l'assurance d'être seul. — Voilà qui est fait. — Maintenant goûtons, savourons jusqu'à l'amertume toute l'angoissante joie du départ. Eh! je suis parti, je sais bien que je suis parti, puisque déjà je suis seul; mais, ces sanglots, ces recommandations, ces yeux graves où passent tant de cruelles pensées, cet affairément qui cache un si misérable délabrement, je les reconnais! Écartons-nous de ces tristesses et du vacarme aussi que cause le branle-bas de l'appareillage; des ballots énormes passent au-dessus de ma tête avant d'aller s'engouffrer avec fracas dans les calles béantes, je trébuche sur des cordages humides qui se tendent soudain. Allons à l'avant : dans le clair soleil les mâts pointent gaiement; Marseille rit de toutes ses fenêtres ouvertes et les rochers du golfe sont des pétales de roses rouges flottant sur l'eau bleue.

On part, on est parti, malgré les mouchoirs s'agitant sur la jetée comme autant de mouettes captives; l'irrésistible glissement du bateau est si doux, ces tout là-bas si attirants, que vraiment je ne sentirais rien se rompre dans ma poitrine, si une voix imbécile ne s'était mise à hurler le refrain populaire :

Au revoir, quand est-ce qu'on se reverra

Ah! Ah!

Au revoir, on part et on s'en va

Ah! Ah!

21 octobre 1912. — En voilà maintenant pour quatre jours de Méditerranée. Le bateau est très plein, trop plein : fonctionnaires coloniaux et leurs femmes, enfants par troupes hurlant et bondissant (on en a toujours au moins un dans les jambes), bonnes annamites, prêtres et religieuses accompagnant un évêque belge qui se rend à Ceylan, colons, et un couple qui, avec je

ne sais combien de milliers de boîtes de conserves, va, paraît-il, chasser en Abyssinie.

Octobre 1912. — Nous avons, hélas, passé les bouches de Bonifacio de nuit, j'aurais volontiers revu cette blancheur reposant sur son rocher d'ocre.

Pour Messine, j'ai voulu me lever : il est 4 heures, il fait encore nuit noire, il bruine, et les lanternes des mâts balancent régulièrement dans le ciel leurs petits halos irisés; sous la lumière triste des quelques lampes électriques du pont, quatre ou cinq ombres emmitoufflées se promènent en frappant du pied ou cherchent un abri contre la bise qui coupe en quatre. Nous avons dû déjà dépasser Stromboli, le brouillard commence à s'imprégner d'une lueur jaune, et, à l'avant, des lumières apparaissent piquant l'horizon.

Il fait jour, nous voilà en plein détroit; canalisé par ce couloir, le vent souffle en tempête, les nuages noirs balayent l'eau verte, cachant les montagnes de Calabre et celles de Sicile; les lumières de Messine, de San Giovanni, de Reggio, qui brillaient en files, se sont éteintes une à une et on ne voit plus, dans la lividité de ce petit matin, que les côtes estompées de pluie et quelques barques de pêche, dont les voiles lourdes d'eau s'inclinent, gonflées par la rafale.

Il fait lugubre; à tribord c'est supportable; mais, à bâbord, bandé contre le vent, serrant contre soi de ses deux bras crispés les manteaux qui s'envolent et claquent comme des pavillons, on a les yeux piqués d'embruns et le souffle coupé par la fuite éperdue de l'air qui, au passage, vous glace et dessèche les lèvres. Réfugions-nous dans la moiteur chaude de la microscopique cabine et, tandis que l'eau glauque, avec

un froissement de soie qu'accompagne de son rythme le battement sourd de la machine, glisse sur la lentille du hublot, la tête enfouie sous les couvertures de la couchette, rêvons de palmes vertes sur un ciel de feu au bord d'une mer d'indigo.

Triste journée. Le golfe de Tarente et le travers de l'Adriatique ne nous ont pas été cléments; grosse mer, j'ai quitté vers 10 heures ma couchette, où je ne me maintenais plus que solidement cramponné; le tangage et le roulis, se mariant heureusement, produisaient un mouvement hélicoïdal, « le coup de casserole »; les vagues s'écrasaient contre la coque et retombaient en glougloutant; l'hélice, souvent hors de l'eau, tournait bruyamment à vide et faisait trépider le bateau; enfin, les coups de sonnette succédaient aux coups de sonnette, soutenus par une base de gémissements rauques.

Sur le pont, deux soldats d'infanterie coloniale regardaient les vagues déferler; le premier était séduit, le second plus expérimenté calmait son camarade : « Crains rien, t'en auras assez avant elle ! » et, quelques instants après, le bouillant admirateur accroché au bastingage murmurait : « Sale pays, bon Dieu, sale pays. »

Le pont devenu intenable, je me suis réfugié au salon et j'y ai passé tout l'après-midi en compagnie de trois ou quatre autres vaillants. Me tenant des deux mains au divan, j'avais le spectacle du tabouret de piano, de quatre fauteuils, de toutes les partitions et de deux oranges passant inlassablement, à chaque coup de roulis, de bâbord à tribord, puis de tribord à bâbord.

Octobre 1912. — Il fait tiède, le ciel est bleu pastel, la mer bleu lessive, et l'eau que fend l'étrave, avant de se briser en écume

blanche, fait un beau rouleau de cristal. Ce soir, vers minuit, nous serons à Port-Saïd. Port-Saïd ! les rues sans trottoirs, plantées de poivriers et bordées de maisons cubiques à balcons couverts, sont fort sales et recèlent une louche humanité ; mais on y devine l'Orient, on y sent l'Orient : c'est le seuil, c'est la porte de la foire aux couleurs, de la foire aux odeurs, de la baraque du soleil.

Octobre 1912. — Nous glissons tout doucement sur le canal ; à droite et à gauche, le grand désert rose que le reflet du ciel glace par endroits de bleu et de lilas. Nous croisons des dahabiehs chargées de grandes amphores de terre cuite et doucement poussées par un semblant de vent qui gonfle leurs voiles en virgules démesurément grandes ; sur les rives, de minuscules oasis qui sont des gares et, trop entrete-

nues, bien régulièrement plantées, ont l'air de jolis joujoux exotiques.

A 2 heures, nous avons passé devant Ismaïlia, où le canal traverse un lac : il y a une belle oasis dont la verdure est dominée par des minarets et par les toits plats de grandes maisons peintes de rose tendre ; un peu à l'écart, le palais, transformé en hôpital, habité en 1869 par l'Impératrice.

Nous serons ce soir à 10 heures à Suez et, hélas, nous ne verrons le golfe qu'au clair de lune.

L'escale à Port-Saïd fut aussi une escale de nuit ; l'arrivée a été superbe : blanche lune alanguie sur une mer d'huile et lumières multicolores. A 10 heures et demie, le bateau-pilote, signalé par une magistrale fusée, accostait comme une grosse mouche phosphorescente et toute bourdonnante, l'homme grimpait avec l'agilité d'un singe le long de la coque et prenait le comman-

dement du navire, il ne le quittera qu'à Suez. Bientôt, nous passions devant la statue de Lesseps, au geste accueillant, et, avant d'être mouillés, nous étions envahis par l'inévitable cohue d'Arabes voleurs : marchands de cartes postales, de timbres, de coraux, d'ambre... voire de mineures. Ce peuple grouillant, hurlant, gesticulant avait été amené dans d'innombrables petites barques qui encerclaient le bateau de toutes parts, comme autant de fourmis autour d'un gros insecte mort.

A minuit, j'étais à terre et, comme par hasard, sentais des ailes me pousser aux talons ; pourtant, rien à faire qu'à jouir bêatement de ce beau ciel, de cette douce nuit et de l'exotisme de cette grande rue où tous les magasins (chinoiseries, broderies, bazars, tabacs, cafés...) étincelaient.

A 2 heures, j'étais de retour à bord ; le bateau était noyé dans la brume du char-

bon, et un peuple de clowns noirs s'agitait autour, y pénétrant et en jaillissant avec une activité simiesque. Oh ! joie ! ma cabine était entre la coupée par laquelle on introduisait les blocs de glace et l'escalier par lequel on les précipitait dans la cale, après leur avoir fait parcourir, à coups de pieds et avec force hurlements, l'espace séparant ces deux points. Impossible de fermer l'œil et l'eau, résultant de la fusion de cette pauvre glace si maltraitée, ruisselait dans mon étroit réduit par le bas de la cloison ; mais que voilà des contingences au-dessus desquelles je plane !

Octobre 1912. — Nous avons 30° le matin, 35 à midi et 38 le soir ; la dernière nuit a été vraiment chaude malgré le sabord ouvert, le ventilateur ronflant et un costume ultra-léger ; les après-midi sont exquis, car nous avons la chance d'avoir toujours

de l'air. La tente qui recouvre entièrement le pont a été doublée et, tout le long du bateau, à droite et à gauche, des toiles sont tendues tant que le soleil n'est pas couché; par les rares interstices, on aperçoit un ciel et une mer qui se confondent en un étincellement blanc de métal en fusion; le soleil semble éclairer, brûler, écraser de tous les points du ciel avec la même intensité, et, de partout, la mer renvoie cette chaleur et cette lumière avec la même fidélité. Le navire est comme un bon gros scarabée bien clos, avec tout de même un peu d'ombre bleue et de fraîcheur sous ses ailes, se traînant doucement et sûrement au milieu de cet embrasement.

Nous avons d'ailleurs passé maintenant le point le plus chaud de la mer Rouge, celui où dès 8 heures du matin la température augmente, augmente, et cela, non seulement toute la journée, mais toute la

nuit aussi, un peu de fraîcheur ne revenant qu'au lever du soleil.

Je retrouve les couchers de soleil du Nil, presque aussi surprenants; je n'ai vu que dans ces parages cet aveuglant éblouissement safran et vert qui a quelque chose d'électrique, qui suit immédiatement la disparition de l'astre et qui précède un rougeoiement sombre persistant longtemps à l'horizon, alors même que le ciel est devenu noir et criblé d'étoiles. Pendant que le soleil sombre à tribord, à bâbord apparaît la lune, et sa grosse face jaune est si belle à voir émerger lentement des vapeurs lilas qui flottent sur l'eau bleue, que, pendant quelque temps, je me précipite comme un insensé d'un flanc du bateau à l'autre.

Demain, vers midi, nous serons à Djibouti; nous y laisserons trois personnes, un monsieur et une dame qui, d'après la rumeur publique, allaient chasser en Abys-

sinie et qui, en réalité, vont, accompagnés d'un courrier, installer un élevage modèle dans le cœur du pays; parce que, près de Adis-Ababa, la capitale, c'est trop tard, il n'y a plus rien à faire (ce n'est en effet qu'à dix journées de caravane du terminus du chemin de fer).

Hier, petite fête à bord pour dégeler les passagers qui, au gré de quelques-uns, ne sont pas assez à tu et à toi. Nous avons entendu l'air du page des *Huguenots*, hurlé par une forte matrone, beaucoup de morceaux de piano, etc... etc...; après, tour de boston par 38 degrés.

Novembre 1912. — Le matin le ciel est vert d'eau, de petits flocons d'or y voguent doucement et, avant de se lever, le soleil envoie de grandes flèches rose de Bengale qui diaprent ce vert en éventail; la mer est de satin d'argent, et toute la jeunesse du

monde flotte dessus. A midi, sur le pont, on gît au creux de sa chaise longue, dont l'illusoire espoir d'un courant d'air vous a fait soigneusement déterminer l'emplacement; un livre, qu'on n'ouvrira pas, sous la main et les yeux vagues, on rêve; l'esprit ivre de chaleur, intoxiqué par la lumière, se narre à soi-même de merveilleux contes d'Orient dont un brin de lucidité vous ferait sentir l'incroyable niaiserie. Le soir, après le grand drame de la mort du jour, le ciel est fardé de poussières de diamant et, sur les flancs du bateau, l'eau sombre et transparente roule jusqu'en ses profondeurs des phosphorescences vertes et mauves. Ah! que voilà de quoi occuper des journées!

Pas pour tous, hélas! car la petite fête de l'autre jour a semblé si réussie qu'on va la recommencer; on y ajoute une tombola au profit des veuves, orphelins, etc... etc... Cela permet aux jeunes filles de flirter, aux

grosses dames de brailler dans l'air du soir, si tendre qu'une voix de rossignol suffirait à le briser; aux hommes enfin, de discuter, de se vexer, de se froisser; les fonctionnaires veulent un comité d'honneur, les non-fonctionnaires ne voient pas pourquoi messieurs les fonctionnaires, qui sont au même titre qu'eux à bord, auraient les présidences et vice-présidences; enfin, après huit jours de chicane, et au moment où tout semblait perdu, fausse joie! tout s'est arrangé, parce qu'ils grillaient tous du désir de montrer leurs grâces. Victoire! Il n'y a pas de comité d'honneur; nous ne serons pas humiliés par les fonctionnaires.

Pauvres fonctionnaires, leurs conversations commencent invariablement par : « Ah! quand on a goûté du Tonkin, on y revient toujours. »; continuent par : « Tout de même, huit mois de congé, ça n'est pas assez, on n'a pas le temps de se remettre;

il y a de si beaux coins au pays! » et se terminent par : « Dommage que le pot-au-feu soit si cher en France! »; tout cela entremêlé d'anecdotes à faire frémir.

Il y a d'ailleurs de tout sur ce bateau : d'abord Monseigneur l'évêque belge, qui avec une amitié touchante m'entretient chaque jour de l'état de ses *boyaux* (c'est son mot); cet état n'est pas brillant, un petit ennui causé par l'abus de la glace est entretenu, je crois, par une terrible frousse et ne veut pas céder. Il y a un jeune Anglais de vingt ans qui est allé déjà deux fois en Chine et y retourne pour ses affaires; cet énorme et magnifique boy n'a pas son pareil pour amuser avec une douceur d'agneau tous les échantillons de marmaille que nous avons à bord. Il y a, accompagnée de sa petite fille, une dame russe qui voyage pour sa santé; elles se sont embarquées en Finlande, ont fait une escale de vingt-quatre

heures à Brême où elles ont acheté des souris valseuses, une escale de douze heures à Anvers où elles ont acheté un singe ; de là, toujours en bateau et naturellement par le grand tour, elles sont allées passer six jours en Égypte, et nous les avons prises à Port-Saïd, elles, leurs souris et leur singe ; elles vont séjourner dix jours à Colombo et se rembarqueront pour leur Finlande, elles, leur singe et leurs souris. Il y a une Mme X... qu'on ne peut pas faire un pas sans pincer en flagrant délit avec un ignoble individu qui, quel hasard, va inspecter M. X... au Tonkin ; ce flirt, utilitaire, se passe sous les yeux indulgents de la progéniture. Il y a, mais je n'en finis pas et deviendrais peut-être méchant.

L'escale à Djibouti a été amusante. Le matin nous avons quitté la mer Rouge, longeant de près la côte d'Afrique : des montagnes désolées, calcinées, rouges et noires

comme d'énormes monceaux de scories mal éteintes, baignent dans l'eau bleue ; des cônes surgissent semant la mer d'îlots nombreux ; l'air surchauffé vibre, fait trembler les contours que son incroyable pureté rend si nets ; le paysage vient en avant comme un mauvais tableau qui sort de son cadre, il vous entre dans les yeux et le soleil, le radieux soleil lui-même, ici implacable, accuse l'horreur morne de l'ensemble. Seul rappel de vie, par troupes, des poissons volants surgissent, rayant l'indigo de leur étincellement blanc.

Après avoir dépassé Obock gisant dans ses sables brûlants, nous étions mouillés à midi dans la baie de Djibouti. Lumière ! chaleur ! chaleur ! lumière ! Djibouti est figuré par quelques maisons blanches et les trois palmiers du palais du gouvernement ; le golfe est d'huile, déjà sillonné par une foule de petites embarcations et de gros bachots ven-

trus traînés par un petit remorqueur poussif qui nous amène le charbon, l'eau et, par surcroît, un peuple de Somalis noir ébène à la chevelure décolorée en jaune d'or. Les montagnes mauves, lilas, roses, irréelles, avec leurs belles lignes allongées, flottent dans l'air bleu. Il est midi, il ne faut pas songer encore à descendre à terre, il fait trop chaud.

Enfin, à 3 heures, je me décide. Me voilà dans une grande barque plate toute rouillée et vermoulue, qu'un petit moteur pétaradant conduit à la côte; mais comme la mer est basse, on nous transborde bientôt dans un canot et, enfin, pour atteindre la terre, il faut sauter sur un entassement de rochers couverts d'algues, au pied d'une sorte de digue. Sur cette digue, des Somalis de tous âges et des deux sexes, mais tous du plus beau noir, attendent sous des oripeaux rouges et jaunes. A notre débarque-

ment, c'est une ruée sur nous, sur la proie d'Europe qui arrive régulièrement tous les quinze jours. Après quelques hurlements, quelques coups de pieds, me voilà dans une guimbarde, aussi rouillée et inquiétante que la barque, attelée de deux squelettes de chevaux conduits par un beau Somali. A côté du cocher, un négrillon de dix ans qui se constitue mon boy. Ce n'est pas trop mal manœuvré d'avoir réduit à deux le nombre des sangsues qui s'étaient attachées à moi à l'arrivée.

Nous filons sur la digue empestée par la nauséabonde odeur qu'exhale la plage découverte par la marée basse ; nous passons devant le palais du gouvernement et nous voilà dans Djibouti. La ville française est un amas de bâtisses blanches à vérandas, la ville somali un amas de huttes rangées le long de rues numérotées se coupant à angle droit ; nous avons traversé le quartier spé-

cial où mon cocher a lâché le mot crû tout à trac, je crois que c'est le seul mot français qu'il sache; les femmes sont belles, toutes jeunes et parées de gros colliers d'ambre d'un curieux effet sur leur peau noire. Ensuite, je suis allé au jardin d'essai qui ailleurs semblerait une plaisanterie, mais qui dans ce désert témoigne d'un tel effort, qu'on admire de bon cœur.

Au retour, une surprise m'attendait. En face du marché, hélas à peu près désert et que j'avais traversé à l'aller, le long de la mer, une soixantaine de nègres magnifiques, nus, jeunes et forts, jouaient à la balle. Rien ne peut donner idée de la beauté du spectacle, de la beauté du mouvement de ces athlètes lancés dans une poursuite folle derrière celui qui emportait la balle, de la beauté du jeu des muscles sur ces torses noirs. Autour, sur les talus, un public d'ébène désertant les cafés soma-

lis regardait et, dans le ciel incendié de jaune et de vert, derrière les montagnes bleu lavande, flottant impalpables sur la mer laiteuse, le soleil se couchait. Je suis resté une heure dans ma guimbarde à béer d'admiration. Je suis allé ensuite prendre un soda au café chic, — le seul —, enfin acheter quelques saletés au bazar, saletés destinées à la grande tombola; à 7 heures et demie, j'étais à bord, juste à temps pour voir un malheureux nègre tomber sur la tête du haut de notre bateau sur le fond de son charbonnier; ça a fait un bruit sourd, terrible, et il est resté une jambe de ci, un bras de là; on l'a un peu poussé pour qu'il ne gênât pas la circulation, le service a continué.

Novembre 1912. — Hier, orgie! A 4 heures on a tiré la loterie; à 9 heures il y a eu concert, naturellement toutes sortes de difficultés; et, à 11 heures, bal.

Aujourd'hui, le voisinage de Ceylan se fait sentir : il n'y a plus de brise et la mer est d'huile, mais d'huile comme on ne la voit qu'aux tropiques, avec seulement de chaque côté du bateau un beau rouleau translucide formé par l'étrave. Nous avons, paraît-il, des courants contraires et ne serons que vers 4 heures du soir à Colombo; nous en repartirons vers 9 heures, le lendemain matin. J'irai probablement dîner et coucher à Mount Lavinia, qui est à une heure et demie de voiture de Colombo, enfoui au bord de la mer dans la forêt de cocotiers. Je pense ! je pense que demain, à cette heure-ci, je reverrai des cocotiers.

CHAPITRE II

ESCALE A COLOMBO. — LE GOLFE
DE BENGALE. — ESCALE A SIN-
GAPORE.

Novembre 1912. — Que j'ai eu de mal, l'escale finie, à remonter sur le bateau! Que je serais donc resté quelques jours sous ces palmiers, sur ces routes sablées de rouge et peuplées de bronzes vivants.

Nous ne sommes arrivés que tard à Colombo, il était plus de 5 heures lorsque nous avons pu descendre; depuis deux grandes heures nous apercevions l'île, d'abord ses sommets, le fameux pic d'Adam, pointu, pointu, puis des mamelons moins élevés, arrondis, qu'on sentait

feutrés de végétation luxuriante; enfin, au ras de l'eau, les cocotiers, les beaux cocotiers si sveltes, si souples avec leurs palmes vertes au-dessus du sable rouge. Que c'est donc tropical, que c'est donc du là-bas, du tout là-bas!

Pour ce soir, je ne jette qu'un coup d'œil à la splendeur du coucher de soleil et je me sauve vers la terre, vers le paradis. Quand j'aborde, le crépuscule commence et, malgré des projets très établis, très raisonnés, je perds un peu la tête, j'erre à l'aventure, content, content, content! Lorsque je reviens à moi, je saute en voiture et, crevant de joie, j'ordonne : « Mount Lavinia ». Nous voilà partis.

D'abord, la ville; elle a peu changé depuis mon dernier passage; puis, la grande digue au bord de la mer, des pousse-pousse, des promeneurs, au bout la masse sombre du Galle-Face-Hôtel, flanqué de son bou-

quet de palmiers; nous le contournons, voilà les faubourgs.

Il fait nuit; pourtant, par instants, à travers les cocotiers, on aperçoit la mer et à l'horizon la bande sanglante qui, aux tropiques, persiste si longtemps. Le chemin est encombré de gens, pour la plupart nus jusqu'à la ceinture, et les souvenirs me reviennent avec une précision aiguë; à droite et à gauche, de jolis bungalows enfouis dans la verdure avec de grandes vérandas doucement éclairées et, entre les jardins de ces habitations européennes, voilà, par paquets, de sordides petites boutiques très achalandées, où l'étrangeté des marchandises ne le cède en rien à celle des acheteurs. Nous nous éloignons; la route se fait plus déserte et plus calme, les palmiers se rejoignent en voûte, nous passons de petits cours d'eau, lorsque tout à coup, sous les branches, une étoile file en

zigzag, puis deux, puis trois, puis tout un monde, une vraie illumination : ce sont les lucioles.

Maintenant, nous ne croisons plus qu'un passant isolé de temps à autre ; mais c'est toujours le même vol enflammé faisant concurrence aux étoiles que l'on aperçoit entre les palmes noires, sur le ciel noir.

Trajet d'une heure, nous voici arrivés ; je sors à l'hôtel mon anglais des grands jours, je garde ma voiture pour me ramener le lendemain matin, car il n'y en a pas ici, et, après un mauvais dîner, je paresse, étendu sur la terrasse qui descend en pente douce vers la mer au bord de laquelle des indigènes, armés d'un bâton et d'une lanterne, se livrent à je ne sais quelle pêche saugrenue. Les vagues et les palmes bruissent, le ciel laisse pendre jusqu'à moi, au bout d'invisibles fils, ses étoiles et, tout là-bas, la digue de Colombo brille.

Fichue nuit : couché tard et réveillé une heure après par un vacarme effroyable, résultat, paraît-il, de la jonction enthousiaste des Anglais du lieu et d'une bande de Français venus du bateau, souper là, en auto. Enfin, à 5 heures, réveil définitif pour voir le soleil se lever, modeler, colorer, animer, illuminer, écraser toute cette nature, qui est encore plus sa chose là qu'ailleurs.

A 6 heures, retour vers la ville ; sur la route, la foule grouille tout autant, elle n'a guère dû cesser de la nuit, mais, ce matin, par ce clair soleil encore oblique dans les palmes, sous ce ciel frais, plus frais de le devoir rester si peu, les couleurs sont là : elles chantent, elles rient, elles gueulent, elles éblouissent, et ma pauvre tête pivote sans cesse de droite à gauche et de gauche à droite dans un désir fou de tout voir, de tout graver là où ce

sera si bon à retrouver, quand il fera froid, gris, triste et sale.

Revenu à Colombo, je constate qu'il me reste une heure avant l'appareillage et je vais faire un tour en pousse-pousse dans la ville indigène. C'est de nouveau l'enchantement; ce sont les drôles de maisons, les drôles de boutiques, les drôles de petits temples, les drôles de gens, tout cela hors de proportion avec la végétation folle. Je m'arrête deux fois; une première au Jardin botanique où les essences rares foisonnent, mais où ce qui m'a le plus séduit est une infinité de petits écureuils noirs privés comme des moineaux; une seconde à un temple moderne : j'ai dû me déchausser pour aller contempler dans toute sa gloire un grand Bouddha couché, tout peinturluré d'ocre jaune et respirant, impassible, les pétales odorants jusqu'au mal de tête, amoncelés devant lui. De nouveau, nous filons

vers Colombo. Sur le dos sombre de mon coolee, dans le sillon qui se creuse entre les deux épaules légèrement relevées par les brancards sur quoi s'appuient les mains, un petit filet de sueur coule de temps en temps, vite séché par le soleil ; par ailleurs, il luit comme un bronze verni et trotte avec une régularité qui semble exempte de toute fatigue.

Neuf heures, ça commence à cuire ; je remonte à bord, à la vérité la mort dans l'âme. Sur le bateau, c'est la cohue des escales avec toute la lie de Colombo et toutes les boutiques de la ville transportées là ; je me laisse fourrer un saphir cabochon très cassé, très laiteux, mais d'un joli bleu et un soi-disant saphir jaune, qui n'est peut-être qu'une topaze, mais qui étincelle comme un diamant.

Bientôt c'est le coup de cloche du départ, les hurlements, les derniers marchan-

dages, un pied sur l'escalier de la coupée, un pied dans la chaloupe qui doit ramener le marchand à terre. C'est fini, nous sommes en marche, la mer, l'océan... Toute la journée encore nous apercevrons les côtes de la perle des mers.

Novembre 1912. — Ah! Que d'eau, en a-t-il coulé, mon Dieu, avec ce petit frôlement glougloutant le long de la coque, et combien elle est étrange ce soir, si lourde, si claire, d'une densité de cristal en fusion, lisse à refléter le ciel comme un lac; le ciel chargé, surchargé de nuages de toutes formes et de toutes couleurs, depuis la masse d'encre en mal d'orage jusqu'aux petits flocons blancs faits de duvet de plumes. Le soleil couchant les éclaire diversement ces nuées dramatiques, et tandis que certaines gardent leur aspect de suie ou leur éblouissante blancheur, d'au-

tres se teignent de carmin, de pourpre, de citron. Enfin, toutes ces couleurs — cet incendie figé, flammes et fumées — jouent sur l'eau polie où la houle met de grandes moirures. Le bateau, sous l'emprise de quelque maléfice, immobile dans ce silence pesant, dans cette atmosphère solidifiée, semble marquer le centre d'un univers.

A mesure que le jour décroît, le gris, toutes les variétés du gris envahissent et noient le ciel et la mer qui se confondent, il n'y a plus d'horizon; à tribord, est-ce au bas du ciel, est-ce sur l'eau morte, traînent encore des reflets violâtres, glacés d'argent. Ça a fini par une formidable trombe d'eau avec éclairs dans le lointain, le vrai grain; le pont a été inondé en un clin d'œil malgré les toiles et cette eau chaude, tombant en cataractes, a rendu pour un temps l'air irrespirable.

Nous arriverons cette nuit, à une heure,

en vue de Singapore; nous stopperons et nous entrerons demain matin, au soleil levant. L'arrivée est, paraît-il, admirable, la mer tout encombrée d'îles qui sont des bouquets de végétation folle. Depuis ce matin nous voyons d'ailleurs la côte et, hier, nous avons aperçu la pointe d'Achem de Sumatra.

Novembre 1912. — L'arrivée à Singapore est vraiment un enchantement et, surtout, surprenante à l'excès; enfin, pour un ignorant du Japon, japonaise à crier. Ça ressemble à toutes les estampes de là-bas : on entre parmi une quantité d'ilots en forme de pains de sucre, très rapprochés, tout couverts de verdure d'un vert inconnu à l'Europe. Sur le bord de la mer, des arbres en parasol baignent dans l'eau leurs branches et leurs racines, des racines énormes, enchevêtrées, mises à nu

très bas par le décortiquement des vagues. Comme dernière touche, un village malais d'un caractère étonnant, bâti tout entier sur des pilotis-échasses, se hisse au-dessus des vagues. Dans tout cela, c'est le saugrenu qui domine ; la forme des arbres, des palmiers, le rouge ponceau de la terre, le brun des rochers, les jonques avec leurs voiles en paillason, tout est ébahissant.

A peine arrêtés, à quai cette fois, le service du charbon commence et, lui aussi, est étrange : le charbon est contenu dans de grands paniers ronds, fixés au milieu d'un bambou dont les extrémités reposent sur les épaules de deux Chinois vêtus d'un pagne et d'un chapeau de paille pointu, des gailards superbes, musclés, ambrés, qui trottent vite à la queue leu leu, ceux qui reviennent à vide croisant ceux qui arrivent chargés ; bref, une fourmilière en pleine activité. Ce trafic ne cessera pas pendant

les sept heures que doit durer l'escale.

Me voilà à terre, il est 8 heures du matin, je saute dans un tram allant, il me semble, vers la ville. La ville, elle, si la rade est japonaise, m'a paru chinoise; les maisons sont peintes de bleu vif, peu ou pas d'européens, par contre énormément de Chinois; ils y sont 200 000, je crois, pour 60 000 Malais; tous les coolies de pousse sont chinois et d'ailleurs, comme leurs frères les charbonniers, magnifiques.

Le saugrenu continue : des arbres à feuillage de sensitive sont couverts d'énormes fleurs rouge orange, ce sont des flamboyants; des voitures microscopiques, à vague allure de corbillard, sont traînées par un seul cheval petit, petit, sans exagérer de la taille d'un chien. Après une heure de balade, j'arrivais là où je voulais aller, soit au Raffles Hôtel; au moment d'entrer, je réfléchissais que je n'avais absolument

rien à y faire et, hélant un pousse, j'ordonnais : « Messageries maritimes ». Ah ! bien ouiche, un sourire idiot pour toute réponse et immobilité complète ; Messageries maritimes, ça ne peut pas se dire en anglais, alors... à la grâce de Dieu : « Go on ! ». Je sais vaguement que c'est sur le quai, pas loin du télégraphe où j'ai quitté le tram ; mais comment fichtre suis-je venu du télégraphe ici ? Bah, je me retrouverai bien, je me retrouve en effet ; voilà la rivière que j'ai traversée, tout encombrée de jonques et de sampans couverts, voilà le télégraphe, chance ! voilà les Messageries ! j'y retiens ma cabine de retour, car il paraît qu'en mars les bateaux sont extrêmement encombrés. Je suis reçu par deux jeunes gens aimables, les pauvres, ce sont deux des neuf Français qui habitent Singapore ; ils sont en pantalon blanc, en chemise, et ruissellent néanmoins avec le sourire. Ils m'in-

diquent où perchent la Compagnie hollandaise et la Compagnie anglaise où je dois retenir des couchettes; je vais aux susdites compagnies, je parle mon meilleur anglais; victoire, ça va, et, libéré de tout devoir, je me fais ramener aux Raffles. Là, je prends un des corbillards précédemment cités et à une bonne petite allure du bon petit cheval, bien secoué par la détestable petite voiture, je m'en vais vers le jardin botanique.

Pas assez d'yeux pour tout voir, les gens, les palmiers, les fleurs; c'est différent de tout ce que je connais, c'est amusant en diable.

Le jardin lui-même est beau, très entretenu, très rempli de choses rares et dominé par une masse carrée, jaunâtre, qui est un palais du Sultan, du Sultan de Johore dont dépend Singapore, celui que, paraît-il, on appelle « Sultan » (prononcez à l'anglaise

« Seultanne ») à peu près comme on dirait « vieux type ». Retour à l'hôtel, bon déjeuner, retrouvé l'ananas de rêve, le fruit supra-terrestre; résisté à la séduction d'une cotonnade charmante curieusement peinte à la cire et retourné au bateau; j'y apprendis que, par suite de difficultés de charbon, de pilote, de... de... on ne partira qu'à 6 heures. Zut, zut, zut, c'est du retard et, comme il se met à tomber une averse tropicale, il ne faut pas penser à retourner en ville. Résignation. A 6 heures, départ; puis de nouveau la mer.

CHAPITRE III

SAÏGON-PNOM-PENH-ANGKOR

Novembre 1912. — Le 13, à 2 heures de l'après-midi, nous arrivions en vue du cap Saint-Jacques et, après avoir pris le pilote, par une chaleur folle, nous entrions dans la rivière de Saïgon que nous avons remontée pendant quatre heures; sur les berges plates, belle végétation touffue, palmiers et rizières.

Arrivée à Saïgon; à droite de cocasses paillottes sur pilotis, à gauche Saïgon qu'on ne soupçonne pas. Après avoir confié mes bagages à un boy qui peut bien avoir sept ans et qui est impayable avec son teint de bronze et son air de singe sous

une drôle de livrée blanche et rouge, je file en pousse à l'hôtel. L'hôtel, le palace habituel, offrant la particularité tropicale de n'avoir ni portes, ni fenêtres, mais de simples persiennes. En attendant que les bagages arrivent, dix pas rue Catinat : quelques bazars indiens sans rien d'intéressant, quelques boutiques chinoises avec de belles incrustations ; dix pas ont suffi, je suis trempé comme si j'étais tombé à l'eau et pourtant il est 7 heures du soir. Retour à l'hôtel, smoking, dîner entre une dizaine de courants d'air et sous autant de ventilateurs. Enfin.

Après le dîner « Cocher, à Cholon. » Il sourit niaisement et ne bouge pas ! Cocher, à Cholon, c'est trop simple, le français d'Indo-Chine est une langue particulière, et difficile même : on commence par faire une phrase aussi simple que possible, comme pour un bébé ; puis, on supprime

tous les articles, toutes les prépositions; on met les verbes à l'infinif et, cela fait, dans le cas de l'affirmative on fait précéder ce patouillage informe de « y en a moyen », dans le cas de la négative de « y en a pas moyen ».

— « Y en a moyen aller Cholon »; il a saisi et nous filons. Ça n'a l'air de rien et c'est très compliqué, cet idiome; en tout cas, c'est ahurissant à entendre parler par des Français, d'autant que, pour être tout à fait compris, il faut ajouter l'accent, c'est-à-dire zézayer et si possible même bêtifier un brin. Quand une femme chic, phrasant sur Angkor, se retourne pour dire à sa bonne annamite : « Y en a moyen manzer bibi. », ce qui veut dire : « Faites goûter la petite. », on est un peu surpris.

Nous filons donc sur Cholon; les petits chevaux, de leurs huit petites pattes, vont vite, vite, vite; la lune brille en croissant

et sur le bleu noir du ciel se détache le noir vert des grandes palmes; ça sent tour à tour le frangipanier et l'opium. Voilà Cholon : des maisons basses, des lanternes chinoises en peau de poisson, jaunes avec de gros caractères rouges, des banderoles, des enseignes ajourées, peintes et dorées, des boutiques entièrement ouvertes sur la rue où s'agitent de beaux Chinois, pour la plupart nus jusqu'à la ceinture. Dans ces boutiques, il se vend de tout; le soir, il y en a beaucoup de closes, mais les plus amusantes, les restaurants, les fruiteries, les pâtisseries, les sombres fumeries d'opium sont ouvertes; dans certaines, les employés soupent : attablés en rond, ils prennent avec leurs baguettes, à même sept ou huit bols pleins de choses innommables, disposés au centre de la table, et, entre temps, toujours avec les baguettes, empilent dans leur bouche le riz qu'ils ont dans une

grande tasse tenue de la main gauche et que, pour ce gavage, ils portent à leur bouche.

Naturellement, je voulais tout voir; nous allons d'abord au théâtre chinois. Musique assourdissante et inintelligible pour nos oreilles européennes, vaste salle très remplie, au fond la scène dont l'orchestre occupe l'arrière-plan; les acteurs, couverts d'oripeaux éclatants et curieux, psalmodient d'une voix de tête incroyablement haute et hoquetante; ils ne sont jamais plus de deux ou trois en scène et, souvent solitaires, récitent des monologues interminables. L'affabulation m'a paru enfantine: il s'agissait, je pense, d'une femme (figurée par un jeune homme) qui, pourvue d'un époux ridicule, se refusait à accomplir le devoir conjugal; la belle-mère s'en mêlait: bref, du guignol pour adultes. Quoi qu'il en soit, je n'avais pas assez d'yeux pour le

public passionné, la salle décorée, les musiciens aussi amusants que les comédiens.

En sortant de là, j'ai dit au cocher : « Y en a moyen, aller où ça ? » Il m'a répondu : « Y en a pas moyen, théâtre annamite, fini jouer. » Et il a ajouté, souriant : « Y en a moyen congaïe. » Bon, allons voir congaïe ! Ça devait finir par là. Des petits êtres frôleurs, impossibles à bien voir dans les taudis mal éclairés où elles sont chacune à son compte.

Alors, avec une voix prometteuse et le ton de quelqu'un soulevant pour moi le voile des choses les plus cachées, il a murmuré : « Y en a moyen voir maisons chinoises. » Tiens ! tiens ! à Saïgon, et sur le bateau on disait que c'était impossible. En fait, pour une s'entr'ouvrant aux discours persuasifs de mon cocher qui, abandonnant chevaux et voiture, se transformait en guide, deux

restaient obstinément fermées ; d'ailleurs, elles sont toutes pareilles.

Au fond de la salle d'entrée, sur un autel chargé de flambeaux, de vases, de fleurs en papier, le dieu (statue ou peinture) grimace. Dans cette salle et dans toute la maison, généralement vaste et torturée en labyrinthe, des petites déesses jaunes, aux yeux bridés sous la frange plate, sveltes et très racées sous leur chignon bien luisant, vêtues entièrement de noir, avec un col droit et montant haut qui leur donne l'aspect très réservé, très clos, très distingué, circulent. Ça, des filles de joie, c'est consternant ! On me laisse aller et venir à travers les pièces, parfois au sol de terre battue, où j'ai la surprise de voir dans quelque coin un beau canapé en ébène incrusté ou un paravent de laque ; on rit de mes étonnements, de mes faux pas dans l'escalier casse-cou, sombre, sale, dont il

manque par endroits une marche; et, souvent, quand je m'en vais, on refuse dédaigneusement ce que je propose de laisser en paiement de mon indiscretion.

Au premier de l'une de ces maisons, de petites chambres ouvrent leurs portes, veuves de battants et masquées de rideaux, sur un long couloir. Derrière chacune de ces tentures, que la curiosité me fait soulever, j'aperçois un vieux Chinois étendu sur un lit et souriant, l'air engageant. Je ne comprends pas. On m'a depuis fourni une explication... enfin, l'explication : il paraît que les plus bizarres d'entre les bizarres Chinois préfèrent à tous autres agréments ceux que procure une science raffinée.

Pour clore dignement la fête, un petit tour aux fumeries d'opium. Il y en a à tous les pas; elles ouvrent sur la rue leurs entrées borgnes, dont un côté est occupé par la niche du tenancier tout encombrée de râte-

liers garnis de pipes, vieilles pipes noircies, dorées, rendues précieuses par l'usage. Derrière cette niche, une sorte de longue galerie étroite et sombre s'enfonce; chacun des deux côtés est occupé par une estrade inclinée, basse, sur laquelle les fumeurs gisent. De petites lumières éclairent flou et mystérieux. Les murs, originairement blanchis à la chaux, le plafond, les tréteaux de bois, tout est bruni, roussi par les dépôts successifs de la fumée moite dont les pesantes volutes bleues flottent paresseusement. L'odeur, l'odeur de la bonne drogue, l'odeur chaude, l'odeur amollissante, écœurante un peu, dans laquelle il semble que tout votre être, corps et esprit, va se dissoudre comme un peu de sucre dans du sirop tiède, règne en maîtresse; c'est l'émanation tangible du dieu et les maigres corps, à la fois recroquevillés et abandonnés, que les flammes des petites lampes éclairent

bizarrement, à peine, semblent ceux des prêtres d'un culte étrange. Des boys silencieux, jeunes comme l'enfance, vieux comme le vice, vont et viennent sur leurs pieds nus.

Y en a plus moyen rien voir. Rentrons. Cholon vit encore autant, il est 3 heures du matin et la nuit est toujours aussi belle.

Le lendemain matin, visite aux Messageries fluviales ; j'aurai à bord du *Niam-Vian*, sur le Mékong, l'ex-cabine du commissaire, c'est la mieux ; j'y serai bien, quoique le bateau, un des mauvais de la Compagnie, soit fort médiocre. Je vais ensuite au jardin botanique où il y a une belle volière toute remplie d'oiseaux féeriques et, aussi, de beaux fauves.

Bon déjeuner, meilleure sieste, et, à 4 heures, je retourne vers Cholon par la plaine des tombeaux ; mais, trompé par mon cocher qui veut ménager les chevaux, je ne

passé pas devant le tombeau de l'évêque d'Adran. Cholon, de jour, est une fourmilrière et je me mêle avec délices à son grouillement curieux. Cette fois, toutes les boutiques sont ouvertes; elles étalent un bariolage invraisemblable et à mesure que la nuit tombe, tout cela s'allume et brille, tandis que l'animation paraît augmenter encore.

Retour à l'hôtel pour dîner, après, par curiosité du Tout-Saïgon, entrée au théâtre qui est en face. C'est bien pour le public que j'y vais, car, outre qu'on joue *Manon*, la salle n'étant close que comme le sont, ou mieux ne le sont pas, les maisons saïgonnaises, on ne perd pas une note, de la véranda de l'hôtel. Salle bondée, impression curieuse donnée par les hommes tous en blanc (il fait une chaleur absolument intenable); les femmes n'affichent aucun luxe de bijoux ni de toilettes. C'est commencé :

Lescaut en scène se livre à un déballage de fausses notes hurlées vraiment consternant; ce doit être l'habitude ici, la salle a l'air de trouver ça naturel; Manon, pas jeune, a une jolie voix dont elle se sert bien. Tout de même, à la fin du premier acte, j'en ai assez et, comme il est tôt encore, je retourne à Cholon voir le théâtre annamite.

Il m'est impossible de dire en quoi il diffère du théâtre chinois, pourtant ils ne se ressemblent pas; le public d'ailleurs est purement annamite et ça c'est un abîme. Dans une sorte de grande loge à côté de la mienne, une dame annamite, aux ongles de dix centimètres, est étendue sur un matelas cambodgien posé sur une chaise longue très haute, devant laquelle, placées à terre, attendent ses mules. Elle est en tunique bleu de ciel, pantalons et bas noirs; à portée de sa main, sur un guéridon, se trouve tout un petit bazar : crachoir, vase auquel elle

prend de temps à autre une gorgée, boîte à chaux, étui à feuilles de bétel, boîte à pastilles, cigarettes et allumettes, plusieurs sortes de bâtons de bois pour se nettoyer et se frotter les dents, un mouchoir de soie, des noix d'arec dans une coupe... quoi encore? Derrière la chaise longue, une suivante, debout, attend. Tout à coup, hurlements; la dame se soulève et se retourne nonchalamment indignée, la suivante se précipite : c'est l'enfant qui, dans une sorte de niche au fond de la salle, vient de s'éveiller et fait ce vacarme parce que la nourrice avec laquelle il se trouve, et qui dort aussi, n'en fait pas autant pour lui donner le sein. La suivante secoue la nourrice, qui entr'ouvre un œil, sort un sein que le mioche happe aussitôt, et se rendort. Tout est calmé, le public n'a pas bronché; il y a longtemps d'ailleurs que la dame annamite, sûre d'avoir fait tout son devoir envers sa

progéniture, est retournée à la confection savante d'une chique de bétel.

Je suis rentré me coucher ensuite, car le lendemain je devais prendre à 6 heures le train pour Mytho, sur le Mékong, où je rejoignais le bateau qui fait le grand tour par le cap Saint-Jacques.

Novembre 1912. — Arrivé aujourd'hui à 8 heures du matin à Mytho, après avoir traversé d'abord Cholon toujours aussi vivant, puis des rizières superbes, alternées de palmiers et semées de paillottes. Les stations sont amusantes et nombreuses, le train marchant comme un omnibus vieux style.

A 9 heures, le *Niam-Vian* quittait la rive et, cinq minutes après, cris violents : une bande d'imbéciles venus reconduire des amis s'était oubliée à bord ; résultat, une demi-heure perdue à les rapatrier. Enfin, nous voilà partis sur l'un des plus beaux

fleuves du monde, large comme un bras de mer.

Les eaux, rouges de limon, charrient de petits et de grands îlots de plantes aquatiques; les rives portent une végétation tropicale moins haute que celle de Ceylan, mais d'une richesse inouïe et abritant de nombreuses huttes dont les habitants viennent, au bord du fleuve, nous voir passer. Première escale : un village baignant dans l'eau, deux maisons européennes apparentes, la résidence et le cercle. Sur l'appontement, des indigènes vendent des fruits et d'innombrables choses dans des petits pots de porcelaine rangés sur des éventaires ou des petits pots de fer posés sur des fourneaux. J'ai le temps de mettre une seconde pied à terre, aussitôt rappelé hélas par la sirène du bateau. Je n'ai pas assez d'yeux, je n'ai pas assez d'yeux. Nouvelle escale au crépuscule, le lilas des fleurs d'eau qui

flottent sur le fleuve ne se distingue plus ; là, il y a une végétation de jardin botanique et le long de la route écarlate, sablée comme une allée de parc, les paillottes s'espacent, s'enfouissent sous les palmiers.

Novembre 1912. — Pnom-Penh. De la végétation couvrant les bords du fleuve émergent des clochetons, des toits : ceux de la pagode d'argent, du palais, du pnom.

Il est 9 heures. Nous arrivons ; nous voici en plein Cambodge, la race est différente de la race annamite, plus forte. A peine à quai, je bondis à la Résidence, on me fait immédiatement entrer chez le secrétaire général, en l'absence du Résident Supérieur en déplacement à Saïgon. Je reçois une lettre m'accréditant auprès du Ministre du Palais ; je cours en pousse au Palais et je trouve le dit ministre escorté d'une sorte de groom galonné, en train de

guider un Français accompagné de sa femme et de sa fille. Par l'intermédiaire du groom, je remets la lettre à Son Excellence, qui se confond en amabilités, parlant admirablement français, et veut recommencer pour moi la visite. Je la supplie de n'en rien faire, je verrai le commencement à la fin.

Le Palais n'offre pas grand intérêt; la seule chose curieuse, l'appartement des femmes, ne se voit pas. A noter cependant l'épée fétiche du royaume, un glaive magnifique à poignée de pierreries et d'émaux, à fourreau d'or ciselé, un admirable et monumental bijou datant de mille ans à peu près.

A côté du Palais se trouve la pagode d'argent, ravissante; elle est au milieu d'une vaste cour semée de verdure et de petits kiosques cambodgiens; autour de cette cour règne une sorte de cloître portant en fresques curieuses, quoique mo-

dernes, tout le Ramayana cambodgien. Au centre la pagode : un toit baroque compliqué et coloré, tout orné de clochettes que le vent fait constamment tinter, une jolie colonnade portée par de belles assises de marbre blanc. L'intérieur, par exemple, est quelconque ; il y a cependant le fameux dalage d'argent massif, que nous, chiens, fils de chiens, souillons sans vergogne de nos gros souliers, tandis que le ministre, je dois dire sans paraître se prendre au sérieux, ôte dévotement ses escarpins. Il y a également un Bouddha d'or massif, chargé des bijoux de la couronne, l'ensemble valant plusieurs millions ; enfin, un Bouddha en cristal vert, d'une teinte et d'une transparence d'eau morte, dit : Bouddha d'émeraude. Autour de ces dieux les cadeaux des princes et princesses, quoique variant de la fleur en papier au service d'or massif, ont tous l'air misérables et ridicules.

Comme nous sortions de la pagode, on vient chercher le ministre, et les trois Français, que cette visite semble assommer, en profitent pour s'esquiver. Après force salutations, le ministre, se tournant vers le groom, me le nomme : « le prince S..., fils de Sa Majesté, qui se met à votre disposition pour terminer la visite. »

Terminons ; d'ailleurs c'est presque fait. Il me reste à voir une sorte de Galerie des Machines ayant les dimensions d'une niche à lapins, épave de l'exposition de 1867 ou de 1878, et qui, meublée de second Empire passé à l'or adhésif, est le pavillon particulier de Sa Majesté. Le prince, qui parle très bien français, est fort aimable et nous nous quittons excellents amis ; il ne se doute pas qu'il vient de frôler le pourboire, au fait, il eût peut-être été enchanté.

Je rentre déjeuner en traversant le marché, amusant comme tous les marchés. A

l'hôtel où je prends mon repas, un résident, rejoignant son poste et que j'ai connu sur le paquebot, un charmant homme qui avoue : « Ce qui nous attire ici, c'est qu'en France nous sommes moins que rien et aux colonies de petits personnages », tient à me présenter quelques notables Européens de Pnom-Penh, lesquels me montreront les collections de vieux bibelots qu'ils ont pu faire.

A la fin de la journée, escorté du Greffier-Notaire, très aimable homme, je cours les monts-de-piété indigènes et les brics, en quête de vieilleries ; grâce à lui, je finis par trouver deux exquis boîtes anciennes, en argent ; celles qu'on fait maintenant n'y ressemblent pas. Je le quitte pour aller au rendez-vous du Directeur de la Banque, qui a une très belle collection, en particulier de curieuses peintures et qui est très documenté. Ensuite, en voiture, le tour de l'ins-

peption; coucher de soleil admirable derrière les paillettes de la ville indigène bâtie sur pilotis; orage terrible. Le soir, nous levions l'ancre et filions sur la merveille des merveilles, la seule, l'incomparable...

Novembre 1912. — Donc, hier, départ de Pnom-Penh. Le pont est envahi par une foule d'asiatiques; il y a de tout, du chinois, de l'annamite, du cambodgien et même de l'hindou. Tout cela grouille, rit, chante, mange à croupetons autour de porcelaines variées où les petits bâtons pigent avec adresse; ils se gavent bien entendu, entre temps, de l'inévitable riz. Ma cabine, étant sur le pont, est entièrement cernée et, toutes les fois que je veux entrer ou sortir, je suis obligé de déranger un magnifique bonze, tout de jaune drapé, qui, aussi immobile qu'une statue, est étendu sur une natte devant ma porte.

Ce matin, en me réveillant, je n'aperçois plus la rive que d'un côté et fort lointaine; nous sommes sur le petit lac et allons entrer dans le grand. Nous devons débarquer à 2 heures; mais, sans le moindre accroc et sans qu'on sache pourquoi, nous n'arrivons au but qu'à 4 heures et demie.

Notre *Niam-Vian*, qui ne peut approcher de la rive à cause des bas-fonds, est accosté par les sampans (embarcation plate avec un toit); on y transborde voyageurs et bagages et nous partons vers la forêt inondée. Bientôt nous flottons entre les sommets des grands arbres, l'impression est étrange; nous faisons lever des marabouts, des aigrettes, des grues et toutes sortes d'autres oiseaux qui me sont inconnus. Cette navigation dure trois heures, agrémentée d'une splendide fin de jour, et nous arrivons à une clairière qui, pour le moment, est un lac; les sampans ne pouvant aller

plus loin, nous nous établissons, nous et nos bagages, dans des pirogues fort peu stables et où on ne peut tenir que deux voyageurs; deux Cambodgiens, un à l'avant, l'autre à l'arrière, appuient sur les avirons fichés dans la vase, ou rament, tour à tour.

La nuit est presque tout à fait venue, le ciel est indigo et vert turquoise avec un reste de lumière jaune qui se meurt à l'horizon; les étoiles s'allument et clignotent; l'immense paix du ciel se double de celle de la clairière inondée qui le reflète et le silence, le silence angoissant et mystérieux, est troublé avec fracas par le tout petit bruit des rames dans l'eau plate. Après quelques cris, quelques phrases violentes échangées entre les coolees, le son de quelques voix enfin intelligibles s'assurant que le peu de bagages qui nous suivent n'est pas perdu, c'est de nouveau le grand calme qui nous enveloppe, plus lourd d'avoir été un instant

troublé, et nous nous éloignons du petit groupe de maisons flottantes d'où les pirogues se sont détachées et dont les petites lumières jaunes ne peuvent lutter avec la phosphorescence du ciel, l'étincellement vert des étoiles.

En file indienne, les pirogues avancent lentement; au bout d'une heure la première touche du fond. Les coolees alors, abandonnant leurs embarcations, se mettent tous à l'eau et réunissant leurs efforts, soulevant contenant et contenu, leur font franchir l'obstacle; la même opération se répète autant qu'il est nécessaire. Nous remontons maintenant une sorte de petit torrent coulant entre deux murs (rapprochés à les toucher) d'arbustes à demi submergés. Ça sent le fauve, le musc aussi; c'est, me dit mon compagnon (un mécanicien qui monte à Angkor réparer l'auto), l'odeur de la loutre. Nous allons longtemps ainsi, enfin le tor-

rent se fait peu à peu rivière; c'est la rivière de Siem-Réap et nous touchons la rive plantée de cocotiers.

Là attendent les charrettes à bœufs pour les bagages et une auto pour nous, l'auto qui a besoin de réparations; nous nous y entassons et, par une nuit de féerie, nous filons. Nous filons est le mot, c'est sous les grandes palmes, sur la route longeant la rivière et d'ailleurs remplie d'indigènes, une course à l'abîme. Une lumière éblouit le chauffeur qui voit trop tard le tournant, ce qui nous vaut une embardée folle, heureusement du côté opposé à l'eau. Nous sommes jetés les uns sur les autres et je me sens pincé au sang, tandis qu'une voix féminine et mourante murmure: « Ça y est! »; non, ça n'y est pas; nous continuons, toujours aussi vertigineusement, dans le noir de la forêt et malgré les coudes brusques du chemin; nous nous taisons, horrifiés.

A l'arrivée, nous avons l'explication de ce raid insensé. L'auto a en effet besoin de réparations, elle ne marche qu'en troisième et ne peut ralentir, enfin, ses phares ne fonctionnent pas; il faut que ce chauffeur annamite soit un demi-dieu, pour que nous soyons arrivés à peu près à bon port; je dis à peu près, car, dans l'embarquée, nous avons perdu la caisse de glace, pourtant solidement cordée; le choc a été si rude que personne ne s'en est aperçu. Pas de glace par ces 40°, ça manque de gaieté!

A 10 heures et demie, j'avais très passablement dîné, constaté que les chambres étaient excellentes, et, escorté de boys porteurs de torches, j'abordais Angkor-Vat. Il faisait clair de lune, les torches étaient destinées à éclairer les détails et aussi le sol, fort accidenté.

Ah! que cette première impression a été surprenante et irritante. Bien que pré-

venu, on ne s'attend pas que ce soit si énorme. J'étais ravi, enthousiasmé par un portique bleu de lune, par le grand jet noir d'une tour sur le ciel, par un trio d'apsaras (danseuses sacrées) mystérieuses; mais, j'étais perdu, je ne comprenais pas, le plan m'échappait, la clé me manquait, et pour ajouter à l'angoissant du grand temple jaloux de son secret, monotones et continuel arrivait les chants de deux bonzeries invisibles sous les palmiers de la première enceinte. Être à demain! Voir clair!

Novembre 1912. — Le jour se lève et moi aussi; je me précipite à la véranda, le temple est là et ses cinq tours découpées, élancées, tordues pour ainsi dire comme cinq grandes flammes, montent, montent, auréolées par le soleil qu'elles cachent encore. Elles couronnent l'édifice, le dominent, le somment; autour d'elles, l'amon-

cellement de pierres, encore relevé de ci de là d'une tour moindre ou d'un pignon cornu, s'abaisse doucement vers le sol, et ses lignes ont la majesté, l'ampleur de celles d'une grande colline, d'une colline disciplinée par la main de l'homme, d'une colline qui serait un pur joyau d'art.

Nous partons en bande sous la conduite d'un guide; mais, à peine au monument, chacun tire de son côté et, aidé du livre du commandant Comaille, je découvre à mon tour la merveille.

Il n'y a rien pour rendre l'espèce de stupeur mystérieuse qui se dégage de ce monde de pierres rousses et violettes, parfois couvertes d'un lichen vert qui leur donne la teinte et la matière des bronzes pompéiens. Et cette énormité est pensée; j'en arrive à comprendre le mot d'un vieil universitaire, rencontré en Égypte, qui parlant des pyramides disait : « Moi, je trouve ça bête; c'est

grand, c'est grand, c'est tout de même plus petit qu'une montagne! » Eh bien, Angkor-Vat, qui est une montagne, n'est pas bête. Cette immensité qui n'a pas, pour se sauver de l'ennui, le disparate, puisqu'elle est construite sur un plan rigoureux et avec une unité de style parfaite, est aussi un bibelot; le luxe inoui du détail, la profusion des sculptures se noient, se fondent en un effet unique, en une émotion unique, aussi sobre, aussi simple que celle que peut donner le contour d'une amphore ou le galbe d'une colonne. Enfin, c'est à peu près intact, l'esprit n'a rien à reconstruire.

Pour ce qui est d'une description, description, il n'y a pas moyen, il y faudrait un volume comme celui de Comaille. Pourtant entre mille choses charmantes ou grandioses : sourires d'apsaras, balustrades faites d'un énorme naga (serpent) relevant haut vers le ciel ses sept têtes dressées en

éventail, bassins intérieurs entourés d'une forêt de colonnes, d'une végétation de pierre aussi folle, aussi luxuriante que la végétation tropicale; je veux noter l'allure des douze escaliers qui, de la troisième cour, conduisent au Saint des Saints. Un seul (incliné à 45 degrés, ce qui est déjà follement raide) est praticable, les onze autres dressent vers le Sanctuaire l'escaladement de marches qui ont une hauteur de 30 centimètres pour une profondeur de 15; leur empattement à la base, sur la cour, est presque nul et ils s'encastrent superbement dans le galbe grandiose des soubassements moulurés et ciselés qui portent le faite de cette montagne de pierre. Rien ne peut donner idée de l'envolée que ces proportions donnent au monument, du vertige de hauteur qui vous saisit quand, au pied de ce mur qui est un escalier, on aperçoit, béante, inaccessible, en haut, si haut, l'une

des douze portes de la dernière enceinte.

Des galeries qui, en carré, ceignent cette dernière plate-forme, le plan de l'édifice entier se découvre. Le grand manteau des sombres palmeraies, soulevé çà et là par de molles collines, vient s'arrêter au bord du canal tout fleuri de lotus qui entoure la première enceinte; cette enceinte délimite, traversé par une large chaussée de marbre, un énorme rectangle dont le temple occupe une extrémité; enfin, ce temple lui-même est formé de terrasses superposées, diminuant de surface en même temps qu'elles se haussent vers le ciel et toutes chargées de l'enchevêtrement des cours, des portiques, des bassins, des kiosques et des escaliers; la dernière porte les cinq tiaras (une à chaque angle, une plus haute au centre) des cinq majestueuses tours hissant triomphalement dans le ciel la ciselure de leurs pierres ou la masse fruste que

l'artiste n'a pas eu le temps de toucher.

J'ai erré cinq heures dans ce délale savamment ordonné; je me suis donné le vertige au haut des vertigineux escaliers; moulé sur la pierre chaude, j'ai laissé mes yeux et mon esprit vagabonder de compagnie, et quel thème pour une débauche d'imagination! Appliqué, j'ai suivi, sur l'interminable bas-relief de la galerie du rez-de-chaussée, tout le Ramayana : j'ai admiré les rois glorieux aux hanches étroites et souri aux princesses énigmatiques; j'ai suffoqué dans les sombres passages infestés de l'âcre odeur des grandes chauves-souris; j'ai trempé dans les bassins mes mains que j'en ai tirées verdies de minuscules feuilles aquatiques; j'ai fait mes dévotions aux pauvres statues bouddhiques, toutes vermoulues, toutes dédorées, toutes branlantes, garnissant le Saint des Saints, et devant quoi d'innombrables petits bâtons d'encens à

demi consumés sont piqués dans le sable.

L'après-midi, nous sommes partis en charrette à bœufs pour Angkor-Thom. La charrette à bœufs, ou mieux la « norgelette » du nom de l'ingénieur qui a... perfectionné l'antique voiture, est un instrument de supplice : un châssis, posé sans ressorts sur l'essieu, supporte un banc assez bas pour vous placer les genoux à la hauteur du nez, à moins que vous ne préfériez laisser pendre et frotter vos jambes contre celles des buffles. En guise de dossier, une barre de bois qui, à chaque secousse, vous démolit les reins ; et Dieu sait s'il y a des secousses, sur ces pistes à ornières dont le centre est souvent occupé par le fût d'un arbre abattu, par-dessus lequel théoriquement, théoriquement seulement, l'essieu devrait passer. D'ailleurs, quelle que soit la résistance, les buffles avancent toujours, invinciblement, et... on passe. Ils avancent, lorsqu'ils ont décidé

d'avancer; mais, lorsqu'ils ont pris la résolution contraire, le boy, accroupi à la naissance du long timon dont l'extrémité se recourbe en l'air, peut les frapper ou les piquer de son bâton, rien n'y fait; ils sont de pierre jusqu'au moment où, las de cette pluie de horions, ils s'écartent de la voiture, se dégagent placidement du joug en baissant la tête et, n'ayant trace de harnachement, complètement libérés, se mettent tranquillement à brouter... Il ne reste plus qu'à les remettre en place et de nouveau à taper dessus.

Angkor-Thom, c'est-à-dire la ville d'Angkor, est à quinze cents mètres du temple; quinze cents mètres de forêt équatoriale, remplie du bruit assourdissant d'une cigale dont les élytres donnent les notes de la forge des Nibelungen. Voilà la porte de la ville, toute disjointe par les lianes, toute chevelue de verdure; elle porte très haut

quatre figures énormes et énigmatiques de Brahma.

L'enceinte franchie, la forêt continue et, quinze cents mètres plus loin, on trouve groupés les monuments ou mieux les restes de monuments qui subsistent. Grands restes, hélas si enfouis, si disjoints, si perdus sous la végétation; leur charme est tout de désolation, de passé, d'anéantissement; par-ci, par-là, de beaux bas-reliefs, de belles terrasses pompeuses, une splendeur ruinée impressionnante. Mais la forêt jalousement défend tout cela; sous la voûte sombre, il fait terriblement chaud, terriblement moite, on patauge dans de l'humus boueux, on se déchire aux lianes et, sous le casque, on ruisselle.

Voilà le Bayon, dont les sculptures nous donnent quelque idée de ce peuple disparu, anéanti, dont nous ne savons rien; comme les portes de la ville, ses tours disjointes

montrent, sur leurs quatre faces, quatre gigantesques masques de Brahma, souvent aigrettés d'un arbre ; les yeux sont allongés, le nez épaté, la bouche finement lippue, le sourire sapient.

Voilà, défilant sur le mur qui soutient une haute terrasse, toute une longue théorie d'éléphants.

Voilà d'autres édifices que l'on n'a pas encore tenté de dégager et dont les pierres dorées luisent doucement dans la pénombre verte.

De retour au bungalow, j'ai trouvé dans ma chambre, accroché au mur, une sorte d'énorme lézard jaune qui jetait les deux sons étonnamment articulés par lesquels les indigènes le désignent : « tok-ké ».

Novembre 1912. — A 6 heures du matin, après une toilette souvent interrompue par des stations en toilette plus que légère sur

la véranda, pour voir le dieu soleil se lever derrière le temple, — Seigneur, faites que lorsque je serai décrépît et le chef branlant, cette vision reste gravée sur ma rétine avec toute sa splendeur et toute sa précision, — je montais en charrette à bœufs pour aller au Prah-Kahn. Il faisait étincelant et les insectes sur mon passage martelaient de plus belle les notes de la forge des Nibelungen. J'ai traversé Angkor-Thom, j'ai traversé un grand morceau de forêt toute étouffée de lianes, toute peuplée de grands arbres aux fûts splendides.

Le Prah-Kahn est un temple resté à peu près debout malgré la végétation dont il est accablé et dont on ne l'a pas encore dépouillé, si peu que ce fût. Les tours sont couronnées d'arbres géants dont les racines énormes, poussées vers le sol, disjoignent les blocs sculptés ou, par endroits, enveloppant tout un morceau du monument, l'em-

prisonnent comme une pierre précieuse dans sa sertissure. Pendant deux heures j'ai fait de la gymnastique dans ce fouillis ; le soleil, de plus en plus brûlant, qui perçait au travers de la grande voûte feuillue si haute, éclairait splendidement cet enchevêtrement de palmiers, de lianes, de fougères, de pierres affouillées et moussues, tantôt en décombres, tantôt à peu près intactes sous leurs panaches verts. J'escaladais les tours, je me glissais par les fenêtres dans les salles à demi effondrées, où les inévitables chauves-souris m'accueillaient de leurs piailllements et du battement de leurs ailes sourdes. Là, mieux encore qu'à Angkor-Thom, se sent l'angoisse résultant de l'absolu triomphe de la nature, de l'anéantissement de toute une race, de toute une civilisation.

L'après-midi a été consacré aux adieux à Angkor-Vat ; a-t-on jamais fini de dire

adieu à Angkor-Vat? A la joie de l'unique moment se mêlent déjà le charme du regret, la nostalgie du souvenir; on veut tout emporter au fond de ses prunelles, mais l'heure marche et on ressent l'inquiétude bête du monsieur qui n'aura pas le temps de boucler son bagage pour le départ du train.

Le soir, bien que fatigué, j'ai demandé deux boys, des torches, et, par un clair de lune d'extrême-orient, j'ai passé, tout seul, tout seul, deux heures dans le temple bleu dont les porches noirs et silencieux étaient remplis de mystère et de peur.

Novembre 1912. — A 6 heures du matin, nous quitions Angkor-Vat dans l'auto réparée et marchant normalement. La route est magnifique, nous nous sommes arrêtés une demi-heure à Siem-Réap, grand village cambodgien, à cheval sur la rivière; nous

pouvions flâner sans crainte, nous avions la poste dans la voiture et le bateau était bien forcé de nous attendre.

A l'heure convenue, nous arrivions, à travers la forêt inondée, au grand lac, après, naturellement, avoir passé de l'auto dans les pirogues, puis des pirogues dans les sampans ; mais pas trace de *Niam-Vian* ; zut, il est en retard ; la fraîcheur relative du bord serait pourtant agréable à la suite de ces trois heures de navigation avec ce soleil et cette réverbération. Nous rentrons dans la forêt, nous nous amarrons aux branches et nous attendons une bonne heure et demie. Enfin, voilà notre bateau ; nous montons à bord, nous y retrouvons le même encombrement d'Annamites, de Cambodgiens, de Chinois, de Laotiens, etc., etc.

Journée d'anéantissement dans le grand souvenir, hélas, déjà du souvenir ! Le soir, escale à un beau village, non plus construit

sur pilotis, mais bien flottant; les maisons sont assises sur de grands radeaux en bambou amarrés au fond de la rivière. Comme c'est le crépuscule, toutes les lumières sont allumées, et cette drôle de petite Venise extrême-orientale est charmante.

Novembre 1912. — A mon réveil sur ma couchette en noyaux de pêches, nous étions à quai de Pnom-Penh. A terre, je suis allé faire un tour au marché, voir des bijoutiers chinois qui m'ont traité avec le dernier mépris et chez lesquels je n'ai d'ailleurs rien trouvé, enfin, visiter, sur une petite colline sortie miraculeusement des eaux, voilà tantôt mille ans, le tombeau élevé par une grande dame, Penh, à son époux. C'est une adorable pagode de petites dimensions, de pur style cambodgien, à laquelle on accède par un large escalier gardé par de terribles guer-

riers de pierre et des nagas heptacéphales.

A 7 heures et demie du matin, heure parfaitement convenable pour une visite cambodgienne, je suis allé, comme je l'avais promis, dire adieu à M. G..., directeur de la Banque d'Indo-Chine; j'ai trouvé un homme toujours charmant, mais qui ne m'avait, hélas, pas trouvé de peintures cambodgiennes. Il m'a reconduit jusqu'au bateau, sur le pont duquel un petit dieu de bronze, malheureusement vêtu d'un complet européen en soie jaune, les mains jointes sur la poitrine, faisait de grands prosternements devant plusieurs femmes qui, sur le quai, lui rendaient la pareille. Renseignement pris, c'était le prince M... qui partait pour la France et prenait congé de quelques princesses dont sa mère, toutes vêtues de blanc à la cambodgienne, mais pourvues de sacs à main du plus pur

Samaritaine. A 9 heures, nous partions et, quittant le déversoir du grand lac, reprenions le cours du Mékong. Journée de navigation coupée d'amusantes escales; le soir, j'étais sur mes noyaux de pêches; à une heure du matin on me réveillait pour descendre à Mytho.

Novembre 1912. — Après quatre heures de sommeil dans un bon lit à Mytho, je prenais à l'aurore le train pour Saïgon; cette nuit mouvementée m'y faisait arriver à 8 heures du matin, au lieu de 2 heures de l'après-midi.

Dès mon arrivée, je me suis précipité sur mon courrier, j'ai pris mon bain, suis allé retenir ma couchette aux Messageries maritimes, faire des courses, déjeuner, faire mes malles, ouf!

A la fin de la journée, je partais pour Cholon avec un très aimable homme,

le lieutenant C... que j'avais rencontré à Angkor. Nous sommes passés cette fois devant le tombeau de l'évêque d'Adran; c'est, au milieu de la broussaille, une assez curieuse construction, dont le plus grand intérêt est d'évoquer une des belles pages des *Civilisés*.

J'ai retrouvé Cholon avec joie, c'était aussi animé, aussi passionnément amusant. Nous avons vu des pagodes chinoises avec les toits et les murs ornés de sortes de mosaïques en haut-relief faites de morceaux de porcelaine de teintes vives du plus adorable effet. Nous avons visité la maison du Phou de Cholon (espèce de préfet), compliquée, encombrée, saugrenue, mais déjà envahie par la pacotille européenne; visité également quelques boutiques chinoises et, à la nuit, nous regagnions Saïgon par la route de l'arroyo (rivière chinoise); chemin faisant, le lieutenant me montre la rue

Némésis où Farrère loge son Torral et il me propose pour le soir une tournée dans les mauvais lieux annamites ; j'accepte.

Après le dîner, le lieutenant, qui devait venir me prendre, me fait demander d'aller le trouver au cercle militaire où il dîne avec quelques amis et voudrait m'offrir le café. Donc, cercle militaire, grande bâtisse confortable, beau jardin où des Saïgonnais chics achèvent de dîner par petites tables, en écoutant la musique militaire. Un Pré Catelan tropical. Présentations, amabilités, adieux, départ par une nuit à pleurer d'émotion.

Les mauvais lieux : curieux ; c'est tout là-bas, sur la route de Cholon, des paillottes perdues sous les palmiers et ne se signalant que par un boy accroupi sur le seuil de la porte percée dans la haie entourant le clos, boy qui, pour se désennuyer, joue de temps à autre d'un instrument bizarre à

trois ou quatre notes ; dans la paillette, un patron ou une matrone et deux ou trois femmes annamites toutes jeunes et toutes frêles qui ont des manières et des gaietés d'enfant ; j'en ai rendu une folle de joie en lui abandonnant un éventail.

Très tard, je remettais le lieutenant chez lui et, incapable de résister à la séduction de cette nuit, je faisais encore un long tour en pousse dans le parc.

CHAPITRE IV

SINGAPORE. — JAVA : BATAVIA,
BUITENZORG, GAROET, TOSARI.

Novembre 1912. — Après quarante-huit heures de traversée assez agitée, le 25 au matin, j'étais de nouveau à Singapore, où j'avais cinq jours à rester et rien à voir. Je me décidais alors à faire, aller et retour, la traversée de la presqu'île malaise en chemin de fer.

Le 26 au matin, je partais afin d'aller coucher une nuit à Penang (Penang est une ravissante île accolée à la presqu'île malaise, dans le détroit de Malacca). A sept heures, je quittais la voie ferrée pour passer le détroit qui sépare l'île de Singapore de

la terre et, dix minutes après, je débarquais à Johore, résidence du sultan, où je reprenais un autre train.

Comme me l'avaient annoncé les colons, qui se trouvaient à bord du paquebot, le trajet est splendide. Il reste encore, plus pour longtemps hélas, des endroits où dans la forêt vierge on a défriché juste la largeur de la voie : à droite et à gauche se dresse alors un mur de végétation folle dont rien ne peut donner idée. Malheureusement, on déboise énormément pour établir des plantations de caoutchouc ; il y en a à tous les stades, depuis celui où par le feu on commence à détruire ces arbres géants, ces lianes, ces palmiers, ces fougères arborescentes, jusqu'à celui où la plantation est en plein rapport.

Arrivé tard dans la soirée à Kuala-Lampur où je dois passer la nuit ; là, étonnement de trouver une ville importante d'abord et

ensuite, dans la gare même, un Palace-Hôtel. Informations prises (celles recueillies à Singapore étaient inexactes; dans ce pays, nullement organisé pour le tourisme, c'est tout le temps comme ça), je n'arriverai à Penang qu'à 7 heures du soir et je devrai en repartir à 7 heures du matin; la route est d'ailleurs semblable à celle faite aujourd'hui et, comme je dois passer par Penang en allant en Birmanie, je renonce à pousser plus loin.

Novembre 1912. — J'ai employé ma journée du 27 à voir le jardin botanique et le musée qui sont quelconques (assez pareils à ceux de Singapore) et à courir les bijoutiers chinois. Le soir, je reprenais en sleeping le chemin de Singapore; j'y arrivais le 28 de bonne heure, j'apprenais que le bateau hollandais ne faisait pas du tout ce que l'avant-veille on m'avait indiqué à l'agence

même (je n'ai jamais rien rencontré de plus obtus et de moins complaisant qu'un Hollandais) et je me résolvais à partir le 29 pour Batavia, au lieu du 30 pour Soerabaya.

Donc, le 29, je m'embarquais pendant que sévissait une trombe d'eau tropicale; je m'offrais une colère folle et parvenais enfin, après avoir fait flanquer un abatage par le capitaine au commissaire, à faire placer ma malle dans ma cabine. Bientôt nous voguions vers Java la merveilleuse.

Après une traversée de deux jours, par mer d'huile, nous accostions le quai de Tandjong-Priok qui est le port de Batavia; de la mer nous avons aperçu une côte verte et basse dominée par des montagnes perdues dans les nuages. Débarquement, douane; j'ai cru que je n'en finirais pas, le douanier s'étant montré prodigieusement intéressé par ma caisse à chaussures et toute la provision de bottes, bottines, souliers

qu'elle contient. Reconnaissance avec le portier de l'hôtel et, au lieu d'attendre une heure le train pour Batavia ou mieux pour Weltewreden qui est le quartier neuf où se trouve l'hôtel, je frète une auto et je pars.

Le trajet ne m'a rien montré d'étonnant. Installation à l'hôtel; je dispose, pour moi seul, dans un jardin, d'un petit bungalow se composant d'une chambre meublée d'un lit pour dix, d'une douzaine de chaises longues, rocking-chairs, fauteuils du dernier confort moderne, d'une salle de bain avec ses dépendances et d'une grande véranda peuplée d'une autre douzaine de... (voir plus haut).

Dans la journée, promenade en voiture dans Weltewreden. Weltewreden donne à s'y méprendre l'impression d'une exposition universelle; ce sont les mêmes pavillons d'un modernisme banal et d'une camelote évidente, disséminés sans solutions de

continuité dans un vaste parc, les mêmes brasseries en plein air, le même public cosmopolite parmi quoi circulent des individus bronzés qui semblent échappés d'un village de la section coloniale. — Visite du Musée : antiques pierres, collections d'insectes, etc... etc... J'ai surtout aimé de vieilles petites marionnettes qui gisent côte à côte dans des oripeaux somptueux; sous les couronnes, les tiaras, les casques aux formes étranges, les faces plus étranges encore, plâtrées de blanc, barbouillées de vermillon, les unes semblables à celles de pudiques vierges, d'autres comme embrasées de désirs, ont toutes leur secret. Les yeux bridés, aux paupières lourdes, ne livrent pas la pensée et le sourire, figé sur la bouche de ces pauvres choses de bois, peut prêter à autant de controverses que celui de la *Foconde*. Elles gisent côte à côte dans leurs oripeaux somptueux; certaines, la figure

tournée vers le ciel, s'isolent dans leurs méditations; d'autres, au profil narquois, chuchotent à l'oreille la plus proche une obscénité, une ironie à l'adresse de l'étranger qui les dévisage dans leur prison de verre, qui sait, peut-être le rite d'un culte oublié; enfin, d'autres, tendres, étreignent de leurs minces bras disloqués le corps voisin. Pauvres choses, que vous êtes attirantes! Vous recelez la vie d'une race, son âme... J'ai cherché en vain à trouver vos sœurs, je n'en ai découvert que de toutes neuves, éclatantes et vernies... sans mystère!

Décembre 1912. — 10 heures du matin; le train pour Buitenzorg, la chaleur aussi, j'en répons. Beau trajet, la deuxième partie en montagne, superbes palmiers, rizières, c'est aussi bien qu'à Ceylan, sans plus.

Buitenzorg, hôtel Bellevue. Ah! cette vue!

Ma véranda domine au premier plan une forêt de cocotiers semée de paillettes et coupée par la boucle d'un grand torrent, tout jaune de limon, dont les bords grouillent d'indigènes; un peu à gauche, au second plan, immense, élancé, d'une régularité parfaite, velouté de verdure sombre jusqu'au faite, le cône d'un volcan éteint; enfin, tout là-bas, une chaîne de montagnes bleu indigo fermant l'horizon. Je me sens fondre d'admiration.

Mais il faut, avant la pluie quotidienne, aller voir le fameux jardin botanique, le plus beau du monde. Ah! bonnes gens, croyez-moi, allez faire un tour à Peradeniya près Kandy, et vous m'en direz des nouvelles! Votre parc est plus étiqueté, plus riche en essences rares, mais combien moins impressionnant; on y cherche d'ins-

tinct l'armature de fer et le vitrage des palmariums européens; bref, d'ensemble, une désillusion. J'aime mieux la vue de ma véranda; aussi, après avoir expédié en cinq minutes mon déjeuner, je me plonge, je m'abîme dans la contemplation. Mais tout d'un coup, les grandes feuilles déchiquetées d'un arbre à pain frissonnent; en une seconde, comme un rideau qu'on tire, des nuages d'encre cachent le ciel, un souffle d'enfer passe, et, pataclac, ensemble, voilà l'aveuglante lueur et le bruit assourdissant. Il fait nuit, l'eau tombe en cataractes, les boys bouclent précipitamment les rideaux de nattes de la véranda; nous en avons pour trois heures sans discontinuer. Il éclaire soixante fois par minute et le coup de tonnerre, d'abord sec et violent comme une détonation, ensuite répercuté en grondement interminable par les montagnes, se produit en même temps que l'élouissante

lumière. Il n'y a rien à faire qu'à attendre, l'échine courbée et recroquevillé sur soi-même, pour tâcher de sursauter un peu moins à chaque déflagration.

L'orage durant toujours, on frappe, c'est l'hôtelier qui vient me demander si je veux faire un tour en voiture ; je le crois fou ; mais non, il paraît que ça va cesser dans cinq minutes. En effet, cinq minutes après, par un ciel balayé et un coucher de soleil enflammé, je faisais un tour dans Buitenzorg, qui est naturellement un immense jardin jalonné de bungalows. De-ci de-là, un ou deux grands arbres renversés par l'orage sur un pavillon que leur chute a un peu démoli, mais c'est tous les jours comme ça ; on ne s'en inquiète plus.

Décembre 1912. — Que c'est bon de contempler de belles choses, de s'en saouler, d'en avoir vu, d'en voir et d'en avoir

encore à voir ; car, c'en est fait, Ceylan est vaincue ; il lui reste son charme exquis, une douceur plus attirante, plus proche un peu de notre sensibilité. Ceylan, c'est du rêve ; Java, c'est de la féerie, et leurs deux noms font image. Rien ne peut lutter avec le paysage javanais ; avec ces panoramas limités par sept ou huit cônes de volcans géants, couronnés de forêts vierges et dont les flancs sont couverts de rizières en terrasses qui semblent les bassins successifs de quelque immense château d'eau ; avec ces palmeraies si hautes, si exubérantes qui abritent des paillottes aux toits recourbés, des buffles chevauchés d'un gosse et une population incroyablement dense.

Buitenzorg, la vue de ma terrasse, c'était comme l'ouverture de cet opéra, tous les thèmes y étaient contenus : le volcan, les palmiers, la rizière et le grand fortissimo

de l'orage, cet assourdissant finale de toute journée javanaise.

Le 3, à 6 heures du matin, je quittais Buitenzorg et, à une heure et demie, j'étais à Garoet, après avoir tracé d'innombrables lacets sur les flancs de plusieurs volcans, après avoir bondi de l'un à l'autre sur l'enjambement de vertigineux ponts, après avoir traversé des rizières à toutes leurs phases successives ; depuis celles qui sont jaunes de riz mûr ou vertes de riz mûrissant, jusqu'à celles qui reflètent le ciel comme un miroir d'eau, en passant par celles où Javanais et Javanaises, enfoncés dans la vase jusqu'aux genoux, repiquent le riz, ou bien celles où se vautrent les buffles gris et roses.

A 3 heures, malgré l'orage menaçant, je partais pour un lac qui n'a d'intéressant que sa situation bien au centre du cirque formé par les sept volcans qui entourent Garoet. Par exemple, la réception qu'on

m'y a faite est peu banale : à mon approche, les indigènes sont sortis de leurs paillottes, les hommes ont constitué un orchestre nombreux, mais dont les instruments étaient tous de bambou, les femmes et les enfants, dévotement à genoux, me tendaient des fleurs de lotus, d'hibiscus et de frangipanier. Aux sons voilés, très étranges et très doux, d'une courte mélodie constamment répétée, je me suis embarqué sous une sorte de dais porté par deux pirogues jumelles, où pagayaient six femmes, et je n'oublierai pas le joli geste qu'elles avaient pour arracher les lotus flottants et me les tendre. Après avoir débarqué à un petit promontoire, où un virtuose du bambou m'a régalié de son talent, j'ai retraversé le lac, distribué tous les backchichs que comportait cet accueil magnifique et je dois dire très amusant, puis piqué sur Tjipanas, où se trouvent des sources chaudes.

Les sources sont banales ; mais la vue est splendide et les petits lacs successifs, tout entourés de cocotiers, où l'eau se refroidit avant d'être distribuée dans les rizières, ravissants.

Pour rentrer à Garoet, parcouru toute une série ininterrompue de villages animés.

Le lendemain 4, à 5 heures, départ pour le Papendajan ; trois heures de voiture, une petite charrette à deux roues et à trois chevaux, qu'ensuite j'échange contre une chaise à porteurs, avec laquelle nous gravissons d'abord de la culture cernée par d'immenses haies de daturas en fleurs, puis nous entrons dans la forêt vierge.

Seigneur, que vous êtes grand ! C'était la première fois que j'y pénétrais et elle s'est brusquement révélée au détour du sentier : des arbres gigantesques au feuillage étrange, des lianes, des palmiers immenses,

des fougères arborescentes aussi hautes que les palmiers, des fleurs, autant sur les branches que par terre, un demi-jour bizarre et une étrange ambiance mystérieuse et inquiétante.

Deux heures et demie d'escalade avec ce décor se renouvelant sans cesse, changeant, suivant que le sentier domine un ravin en précipice, qu'il y dégringole, ou qu'il en regrimpe l'autre versant. La végétation maintenant diminue, des ruisseaux d'eau chaude et fumante coupent le sentier; enfin voilà le cratère, énorme; un grand panache de fumée s'en dégage, bien qu'il soit éteint et qu'on y puisse circuler assez aisément à la condition d'être un peu asphyxié par les vapeurs sulfureuses. Il contient de magnifiques solfataras tout gron-dants et crachotants, tout entourés de dépôts de soufre cristallisé, de tous les jaunes, de tous les ors, de tous les bruns.

A 11 heures et demie, déjeuner avec les provisions apportées et ensuite, descente, dès le début de laquelle l'orage javanais dans toute sa fleur commençait de sévir; grâce à un manteau de toile cirée acheté à Singapore, je rentrais à 3 heures et demie à Garoet, sans avoir été transpercé, quoique la trombe durât toujours.

Ce matin, 5 décembre, encore à 5 heures, départ pour le Kawah-Kamodjan. L'excursion rappelle beaucoup celle de la veille; la forêt vierge est peut-être encore plus belle et, cette fois, le cratère, mangé de verdure jusqu'au centre, ne contient plus que toute une série de volcans de boue bouillonnante et d'orifices grondants, d'où s'échappent des torrents d'âcre fumée, stupéfiante à voir sortir en nuages de ce magnifique fouillis vert. Le clou est un petit lac tout blanc de sulfates et tout fumant, niché au creux d'un entonnoir dont les

bords sont couverts de la plus folle végétation qu'on puisse imaginer. Au retour, l'orage, l'inévitable orage.

A la fin de l'après-midi, à Garoet, je suis allé voir une fabrique de baticks ; c'est la cotonnade peinte qui fait tout le costume des Javanais et des Javanaises (une autour des reins, une sur la tête et une en écharpe qui sert à porter le fardeau). L'étoffe est teinte plusieurs fois de suite et chaque fois des réserves sont faites à la cire fondue ; cette cire est déposée à la main, à l'aide d'une petite pipette, et grattée ensuite ; dépôt et grattage ont lieu, bien entendu, avant et après chaque teinture.

Le soir, représentation théâtrale populaire aux environs ; j'étais le seul européen. Les acteurs, masqués, jouaient une sorte de pantomime dansée, tandis qu'à l'orchestre un homme récitait un texte dialogué s'appliquant à leurs gestes et attitudes.

C'est extraordinaire à quel point, malgré la grossièreté du décor et des costumes, où les ors étaient des cartonnages et les soies des cotonnades, l'ensemble était raffiné; encore plus extraordinaire qu'un public, de la catégorie qui se trouvait là, puisse se plaire à quelque chose de si quintessencié, de si hiératique et loin de la réalité.

Décembre 1912. — Le 6, à 6 heures du matin, je partais pour Djokja qui est le cœur de Java; j'y arrivais à une heure et demie, après un trajet passionnant et varié, mi-montagne, mi-plaine. L'après-midi, je faisais un tour dans Djokja qui, à la manière des villes javanaises, est un immense village dominé par la menace éternelle du Mérapi élancé, magnifique, tout fumant, tout jauni, tout rougi, tout noirci de scories, de cendres et de lave.

Le lendemain, à 8 heures, départ en auto

pour le temple de Boroboedoer. La route est admirable, d'abord grâce aux palmiers splendides entre lesquels s'ouvrent des échappées sur les volcans, et passionnément amusante ensuite, car, comme toute route javanaise, elle est encombrée d'indigènes, jalonnée de villages nombreux où les marchés marquent des centres encore plus denses et plus actifs dans l'ensemble de la fourmilière.

Le temple lui-même fut une désillusion. A-t-il été écrasé par le souvenir d'Angkor? Je ne crois pas, car il ne lui est en rien comparable, ni en détail, ni d'ensemble. J'ai trouvé ça sans ligne, aplati, l'aspect d'un crapaud sur le dos duquel on aurait placé un petit casque à pointe; par exemple, du sommet, la vue est splendide, et les bas-reliefs qui foisonnent sont tous très curieux et très beaux; il va sans dire qu'auprès d'Angkor, c'est un pygmée.

Le dimanche matin, je devais voir le Kraton, palais du sultan; mais M. le Résident avait oublié de signer les autorisations, personne n'osait le lui rappeler un dimanche; attends, moi je vais oser! hélas impossible de mettre la main dessus, il faut y renoncer; c'est un jour perdu ou le Kraton à abandonner, les deux sont ennuyeux. Grâce au ciel, en piochant l'indicateur et en s'éreintant un peu plus, il y a moyen de tout concilier, si cependant M. le Résident veut bien me donner l'autorisation demain matin, lundi.

Donc journée de flâne, marchandage et achats de vieux batiks; je me suis abouché avec le portier de l'hôtel, qui se prétend Anglais, qui a une insolente beauté de mé-tis et avec cela l'air de la pire crapule, mais éminemment sympathique. Entre temps, visite du Water-Castle, palais sur l'eau, ancienne résidence des sultans ruinée par

un tremblement de terre ; c'est curieux sans plus et il fait une chaleur, mais une chaleur!!!

Décembre 1912. — Le lundi matin, j'avais l'autorisation ; il eût été dommage de manquer ça, ce sera un de mes souvenirs les plus jolis, un des plus exotiques.

Le Kraton est une ville, il y vit 1 500 personnes, et n'a rien en soi d'intéressant, étant sans aucun luxe ; mais qu'il est donc curieusement habité ! Aux portes des différentes enceintes (il y en a quatre ou cinq successives) veille une garde noble indigène ; elle est nue jusqu'à la ceinture, étiquette rigoureuse dans le palais, et fume ou joue aux cartes couchée sur des nattes.

Dans la seconde enceinte, nous croisons une dizaine d'hommes portant chacun un coq dans ses bras ; renseignements pris, ce sont les coqs de combat du sultan : il en a

cent, chacun a un indigène pour son service exclusif, et tous les matins, de 9 à 10, a lieu la promenade des coqs. De temps en temps, l'un d'eux s'échappe et, quand décidément il ne veut pas se laisser rattraper, on lui présente un de ses camarades tenu soigneusement par la queue; l'imbécile s'y laisse toujours prendre, s'érhuppe, fixe l'ennemi, on n'a plus alors qu'à l'empoigner.

Dans la troisième enceinte, sous une espèce de hangar, salle de délibération paraît-il, deux vieillards à barbes blanches, accroupis à même la poussière, fument placidement; nous leur faisons de grands saluts, ce sont des ministres, personnages importants, fort riches, habitués au bien-être, mais qui, en signe de respect, lorsqu'ils sont au palais font de l'humilité.

La dernière enceinte franchie, une musique étrange s'entend; quelle chance! Il

y a répétition de danses ce matin et, tandis que, dans une sorte de kiosque où d'ignobles meubles européens sous d'ignobles housses sont rangés au-dessous d'ignobles photos, le guide s'entête à me nommer toute la parenté du sultan, je frémis d'impatience. Enfin, enfin, nous y voilà ! C'est la salle du trône, ce sont plutôt trois salles sans cloisons interposées ; dans la première, un lit de parade avec beaucoup d'ornements en bois sculpté, peint et doré ; dans la troisième, une série de sièges rangés en lignes sur les quatre faces, et dans la seconde, située entre les deux autres, un sol dallé de marbre poli sur lequel neuf bayadères émérites, âgées de quinze à vingt ans, et une vingtaine d'autres, beaucoup plus jeunes, évoluent.

Les bayadères dansent, accompagnées par un orchestre étrange et un chœur de vieilles femmes.

Dans les cérémonies, elles portent pour des centaines de mille francs de bijoux; mais là, elles sont à une répétition, vêtues de batiks sombres. Elles sont, au contraire des femmes du peuple (très rondelettes), longues et fines, avec une masse énorme de cheveux noirs et lisses dans le cou. Elles évoluent lentement, la figure sérieuse, presque douloureuse, incroyablement souples de l'orteil au menton. Quelle sensation d'être loin, si loin, aussi bien dans le temps que dans l'espace; c'est troublant, tellement désorbitant pour ma sensibilité européenne.....

Les princesses dansent : sans public, sans bijoux, si minces dans leurs batiks bleus et roux, les traits si gravement impassibles, avec le chuchotement de leurs pieds nus sur le marbre poli. Indifférentes au passage de ces trois ou quatre casques blancs dont le plus jovial se sent tout de

même figé, elles continuent leurs évolutions lentes, les longs gestes contournés et hiératiques de leurs souples bras, les paradoxales et faciles torsions des maigres mains, animées à ce qu'il semble d'une vie propre, les déplacements lents de leur face impénétrable sur la sveltesse du cou alourdi à la nuque de tout le poids du chignon de jais. Et tandis que, sans respiration, j'essaie de fixer la minute divine, la danse, une danse guerrière paraît-il, se termine par le salut au trône du Sultan; toutes accroupies, les bustes et les têtes courbés par le vent du respect, d'un seul geste elles laissent traîner sur le sol de marbre leurs longues mains retournées, en un frôlement caressant, et les réunissent ensuite sur leur poitrine dans l'attitude de l'adoration.

Que nos pirouettes plus ou moins russes, nos reconstitutions, amalgames souvent incohérents de tant de choses faites pour

ne se jamais rencontrer, mais dont l'accouplement hurlant réveille notre veulerie, sont donc du guignol à côté de ceci : produit d'un art longuement mûri et transmis, sans cette frénésie d'originalité personnelle qui nous dévore, de générations en générations.

Décembre 1912. — Quittons Djokja ; j'en emporte trois belles images : le mystère d'une danse ; la magnificence du Mérapi dominant de son grand cône, rougeoyant et fumant sur le ciel bleu, les palmes vertes ; la majesté de la Trimoutri brahmanique personnifiée par : Brahma, Vichnou et Shiva, gigantesques et impassibles, gravement assis côte à côte dans l'intérieur sombre d'une petite pyramide évidée, voisine de Boroboedoer.

Quittons Djokja ; il est une heure et je me demande avec angoisse comment, sur

ce quai de gare, la locomotive parvient en passant à vous caresser d'un souffle plus brûlant encore que l'ambiance. A 7 heures du soir, arrivée à Soerabaya; je ne suis plus qu'une loque, ou mieux une éponge; heureusement « Orange' Hôtel » tout récent est le dernier cri du confort; je trouve à la gare une vertigineuse auto, à l'hôtel un bon bain, un bon dîner, un bon lit où je ne fais qu'un court séjour, hélas, partant le lendemain matin à 5 heures pour Tosari.

Pour Tosari, enfant! tu prends le train pour Pœsoroean, où tu arrives à 7 heures trois quarts; là, sur le quai de la gare, un gentleman te cueille, te fourre dans une exécration petite guimbarde et, dans ton ignorance de l'anglais mâtiné de hollandais, tu te figures qu'on t'envoie déjeuner à l'hôtel, où tu trouveras la voiture qui doit te monter à Tosari. Mais les kilomètres s'ajoutent aux kilomètres, les secousses

aux secousses et la voiture, la voiture ! évidemment, puisqu'il n'y a pas d'autre mot, va toujours un train d'enfer. Heureusement, la végétation est splendide (rizières et palmiers), la route très fréquentée et, naturellement, nous traversons plusieurs marchés en pleine activité.

Au bout d'une heure et demie, nous tournons court et, sans ralentir dans une auberge, nous manquons d'écraser une petite Chinoise qui, pour sa peine, reçoit de sa mère une maîtresse gifle. En un tour de main, mon bagage et ma personne sont flanqués dans une autre voiture, puisque voiture il y a, et nous voilà repartis. Je commence à crever de faim, car le relais ne comportait pas de restaurant. Nous montons en lacets et, tous les quarts d'heure, nous stoppons cinq minutes pour faire souffler les chevaux, dont les flancs se dilatent à faire craindre l'éclatement. Au bout de

deux heures, nous voilà à Poespo. Veine! j'y peux consommer quelques bonnes bananes; j'en avais bien acheté en chemin, mais elles étaient tout à fait immangeables. On ficelle mon bagage sur un petit dada, je m'installe sur un autre, et en route pour la troisième fois; nous montons pendant deux heures et demie, toujours en lacets, à travers un bois de cacaoyers; parfois, entre les nuages qui nous enserrant de plus en plus, des échappées superbes : la plaine de Soerabaya, la base de quelque volcan et la côte découpée que l'on domine comme si l'on était en ballon.

A une heure et demie, Tosari; je commençais à en avoir sérieusement assez, fatigue et faim. Là, étonnement; c'est ça ce célèbre sanatorium, quelques baraques en planches perdues dans le brouillard et dans une bonne pluie de montagne qui commence à tomber; je me vois attribuer un

petit pavillon tout en sapin et, enfin, je déjeune. Dans l'après-midi, malgré la pluie, malgré le vent, malgré le tonnerre, j'ai dormi, dormi, bien m'en a pris, car demain, le réveil est à 2 heures et demie pour partir à 3 heures pour le Brômo; c'est égal, ce genre suisse ne me dit rien qui vaille et, pour me faire oublier ces six heures d'ascension et ce froid de glace, il me faut demain des splendeurs.

Décembre 1912. — Donc, à 3 heures, départ à cheval dans la nuit noire, sous un ciel criblé d'étoiles; je monte sans même voir le chemin, mais je me laisse guider; les coolies qui portent mes provisions criaillent quelque chose quand nous dépassons une cahute, on leur répond par des grognements et nous continuons. Je suis couvert comme un oignon; malgré cela, ça pique; le ciel s'est éclairé, il est 5 heures et demie,

brusquement nous voilà au bord du Dasar, le grand cratère.

D'abord, éblouissement : juste en face le soleil se lève et c'est d'un classique achevé, un beau ciel bleu, lumineux, coupé de grandes flèches roses en éventail; un peu Boissier. Mais à mes pieds, bon Dieu! qu'est-ce que je commence à voir; ah! si l'enfer a, quelque part sur terre, un vestibule, ce doit être là et ses dimensions ne sont guère rassurantes; je crois que l'humanité y tiendrait à l'aise. Je domine de deux ou trois cents mètres un cratère rond, de plusieurs kilomètres de diamètre; le fond parfaitement plan de ce cratère éteint, clos d'une muraille à pic, est constitué par une mer de sable ou mieux de cendre, que crèvent deux grands cônes volcaniques accolés: le Batock verdoyant et le Brômo calciné et brûlant, couronné de son panache de vapeurs. Enfin, là-bas, tout là-bas, ombre ve-

loutée sur la gloire du ciel, l'immense Semiroe fume doucement... Et, lorsqu'après un bon moment de contemplation, je crois m'être rendu compte des proportions folles de cet ensemble, j'aperçois sur la plaine blanche un point noir qui se traîne : chèvre, chien, mouton ? Ah bien oui, le point s'étend, se fragmente ; ce sont des cavaliers et une chaise à porteurs ; l'échelle est à reconstruire, c'est quelque cent fois plus grand que je ne pensais.

Mes provisions sont déballées, il faut que je déjeune ; je n'ai aucune faim, mais le cérémonial l'exige et, devant l'air doucement entêté des coolees dont je n'ai aucun moyen de me faire comprendre, je dois avaler au moins deux ou trois œufs durs et un ou deux sandwichs avant d'avoir le droit de continuer.

L'étiquette satisfaite, je dégringole sur mes jambes un sentier à pic pour ne me

réinstaller en selle qu'au bas du précipice ; le vent soulève la cendre en tourbillons et, hélas, fait monter les nuages, le Semiroe déjà est invisible. Après avoir contourné le Batock, me voilà au pied du Brômo ; l'ascension est aisée, facilitée en dernier lieu par un escalier un peu long et un peu essoufflant à gravir à cette altitude ; mais, avec du temps, une vieille dame pas trop catarrheuse en viendrait à bout.

Il ne doit rien exister de plus cratère que ce cratère, énorme entonnoir aux bords vertigineux, rouge et noir de scories, bleuté de flammes sulfureuses, et dont l'orifice inférieur, béant, crache une magnifique fumée blanche et suffocante. L'esprit de Brahma habite le Brômo ; je le crois volontiers, il faut être dieu, et de son envergure, pour se permettre une pareille haleine. Le coolee, qui m'a suivi, m'engage à jeter une pièce d'argent dans le gouffre ; moi,

bonne poire, l'esprit farci du souvenir des victimes humaines, précipitées en sacrifice jadis, et dès offrandes moins barbares que les fidèles font encore, imagine qu'il s'agit de me rendre le dieu propice et, amusé, j'y vais de mon obole. Ah bien ouiche! mon coolee pourri d'athéisme veut simplement, au risque de ses jours, aller rechercher la pièce jetée; et me voilà, mort de vertige, trépignant au bord de l'abîme, incapable de contraindre cet animal à remonter. Mais c'est bien fait, il en a été pour ses frais; Brahma, sachant bien à qui l'offrande s'adressait, a gardé mon florin.

Après avoir retraversé les cendres et regrimpé la paroi du Dasar, de crête en crête, à travers les nuages ou les dominant, j'ai regagné Tosari que j'ai trouvé tout enveloppé de bonne ouate bien opaque, bien humide et bien froide. J'y suis arrivé à une heure, pour le déjeuner, après lequel

un orage tel a sévi que je n'ai pas pu fermer l'œil de la journée.

Décembre 1912. — Le lendemain matin à 3 heures, un brin vanné, je quittais mon lit et, à 4 heures, faisais de même de Tosari et de son sanatorium. Naturellement, la nuit était splendide et la descente vers Poespo avec l'aube naissante et cette admirable vue réunissant tout : les montagnes, la mer, la végétation tropicale, fut un enchantement. Après les inévitables transbordements, par une chaleur de palmarium, j'arrivais à Soerabaya; j'y déjeunais et, mes bagages expédiés en avant, je traversais la ville, absolument sans intérêt, pour me rendre au bateau.

Mon cocher, qui avait reçu des ordres à l'hôtel, m'arrête près du port, devant une maison; allons, il a mal compris, je lui dis : « steamer », il fait non de la tête, ça se

complique ; enfin, je prends un tel air d'autorité qu'il repart et dépasse une petite mouche amarrée à quai, sur laquelle, grâce au ciel, je reconnais mes malles. Je crie, il s'arrête et j'embarque ; mais un Hollandais, plus aimable que la moyenne, parlant bien anglais, me demande si j'ai mon certificat de bonne vie et mœurs, non, je veux dire anti-pestueux ; bon, voilà l'explication de l'arrêt. Je descends, reprends une voiture et parviens devant le bureau d'un monsieur qui, sans lever les yeux, me fait écrire mon nom, met un cachet sur la feuille et signe ; me voilà en règle, maintenant je peux contaminer toute la Malaisie.

La mouche démarre et nous allons donner sur un chaland ; une Javanaise, qui laissait pendre sa main par-dessus le bastingage, a le doigt tranché ; mais, stoïque, elle ne pleure ni ne crie et une femme, qui est avec elle, lui entortille la main dans un chiffon,

car le sang coule comme d'un robinet. Nous arrivons au *Rumphius* et avec nous d'autres barques également chargées de voyageurs; l'une d'elles porte un orchestre javanais jouant « viens poupoule » et autres « matchiche », l'orchestre monte à bord et nous régale de ses cacophonies jusqu'à ce que tinte la cloche du départ; il réintègre alors sa barque avec la cohue des amis venus faire leurs adieux à bord et, pendant que se fait l'appareillage, ce petit bateau à musique montmartro-javanaise trotte en cercle autour de nous, tandis que les mouchoirs s'agitent; c'est très hollandais.

Décembre 1912. — Au moment où le *Rumphius* levait l'ancre, arrivait naturellement un splendide orage; celui-là a duré quarante-huit heures et cessait à peine quand nous sommes arrivés, après une traversée assez dure, à Batavia. Là, le *Rumphius* ayant

besoin de réparations, il faut se transporter sur un autre bateau, beaucoup plus petit, pour aller jusqu'à Singapore et j'aurai un compagnon de cabine.

Il est 8 heures du matin, le *Van Twist* ne part qu'à midi, j'ai donc le temps d'aller visiter le vieux Batavia, que je ne connais pas encore. Ah ! il ne faut pas si longtemps ; on m'avait parlé d'une curieuse Amsterdam transportée aux tropiques, de vieilles maisons hollandaises bordant des canaux ; je ne sais comment les trois ou quatre mesures européennes flanquant l'unique canal peuvent donner cette impression. J'occupe tout de même trois heures à rouler dans les quartiers chinois et malais et, à 11 heures, je montais sur le *Van Twist*.

Traversée quelconque. Le 16, au soleil levant, par une adorable petite brume bleue et argent, nous stoppions devant Singapore pour attendre la visite de santé.

Veine! malgré mon certificat, je devrai tous les jours de mon passage en ville me présenter à l'office sanitaire, à 3 heures de l'après-midi, pour qu'on y constate, aussi attentivement qu'à Soerabaya, que je n'ai pas la peste (amende de 1 500 francs). A 8 heures, nous débarquons et je descendais à l'hôtel d'Europe. Dans l'après-midi, je passai aux bureaux de la compagnie qui doit me mettre à Rangoon; là, hésitation : veux-je être seul dans ma cabine et avoir un sale bateau qui mettra vingt-quatre heures de plus que les autres, mais vingt-quatre heures prises sur mon séjour à Singapore où je n'ai plus rien à voir, ou bien veux-je prendre un bon bateau et avoir un compagnon de cabine? J'aime mieux le sale bateau, d'autant que l'Anglais très complaisant qui me renseigne (ça me change des Hollandais) m'assure que je serai bien.

Les affaires sérieuses sont faites; allons

voir s'allumer les maisons d'amour, dans les rues qu'elles occupent entièrement.

La foule très dense circule lentement, soulevant une épaisse poussière que dorent les mille petites lumières, et qui rend l'air, déjà si lourd, irrespirable; les éventaires des marchands ambulants, posés sur des tréteaux, empestent la friture, l'huile rance et déterminent dans la foule des encombrements et des remous; des pousse, dont les cooles se font faire place avec force hurlements, fendent le peuple; dans la voiture, une ou deux petites Chinoises, la face étonnamment plate, outrageusement fardée et niaisement souriante sous la coiffure lissée, compliquée comme un monument, orfèvrée comme une châsse, colorée comme une palette, sont accroupies; des appels et des rires fusent des portes ou des fenêtres qui découpent, entre les banderoles tombant droit dans l'atmosphère vitrifiée, leurs rec-

tangles de lumière rouge. Demain matin l'air sera pur sous le ciel relativement frais, cette ambiance de basse sensualité se sera dissipée; sérieuses et enfantines, les femmes vaqueront à leurs occupations ou attendront, sagement rangées le long des maisons, l'indispensable coiffeuse qui viendra relisser, enduire d'huile de coco, sculpter à nouveau la belle chevelure; après cette artiste, passera la marchande de fleurs avec, dans son panier, tout un choix de petites guirlandes jaunes ou blanches, prêtes à cerner la perfection du chignon.

Donc, le lendemain soir, 17, je m'embarquais, le steamer *Lindula* devant partir le 18, au jour levant.

Je suis l'unique passager de première classe; excellente cabine, excellente nourriture et le pont tout entier pour moi. Un « mais » pourtant; le capitaine, à la droite duquel je prends mes repas, et les officiers qui

l'entourent, s'entêtent aimablement à me faire causer en anglais et je sue sang et eau ; un autre « mais » : il y a sur le bateau des cancrelats à allure vertigineuse ; tant que je n'en ai pas vu dans ma cabine, ça a marché, mais l'avant-dernière nuit, en ayant aperçu deux en me couchant j'ai si mal dormi que, la nuit suivante, j'ai fait faire mon lit sur le pont où il n'y a pas de ces sales bêtes qui vous mordent pendant votre sommeil et de préférence sous les ongles. Pouah !

Une grande joie m'était réservée à bord du *Lindula* ; le second, qui parlait un peu français, m'a, en effet, tout à coup déclaré que j'avais exposé « une bien jôlie fille au salonne de 1911 ». Informations prises, ce marin s'était procuré le numéro du « Nu au Salon » et passait ses traversées à se monter l'imagination, si j'ose dire, là-dessus. Oh ! art, à quoi sers-tu ? Il possédait si bien son sujet qu'il avait reconnu mon nom ;

c'est la gloire, ou je ne m'y connais pas.

J'arriverai à Rangoon dix-huit heures plus tôt que je ne croyais, après avoir fait en cours de route une délicieuse escale à l'île de Penang, plutôt trop jolie.

CHAPITRE V

LA BIRMANIE : RANGOON

MANDALAY, BHAMO

GOTHEIK

Décembre 1912. — Arrivée à Rangoon; tracasseries douanières et installation au Strand-Hôtel; nous sommes dimanche, Cook est fermé, je vole donc à la Shwee Dagon Pagoda.

Ah! Que je suis content! Enfin je retrouve l'Inde, car il y a autant d'Hindous que de Birmans dans les rues et ces rues sont indiennes; jusqu'aux monuments officiels anglais qui affectent ce style étonnant, de mode là-bas, produit monstrueux de la fornication de l'art gothique et de l'architec-

ture hindoue ; mieux encore, comme les fils de prostituées, il peut se réclamer de tous les pères.

La Shwee Dagon Pagoda : l'entrée, flanquée de deux monstres énormes et assez ridicules, est gâtée par un pavillon récemment ajouté ; mais, dès la porte franchie, on tombe dans le plus amusant des bazars installé des deux côtés de l'interminable et large escalier qui monte en ligne droite à la plate-forme sainte. On y vend de tout, dans le pêle-mêle le plus cocasse : des fleurs entêtantes, amoncelées en pyramides, des baguettes d'encens, des cierges, des feuilles d'or fin, des statuette de Bouddha, des peintures (et quelles peintures) du même, de la nourriture (et quelle nourriture), des jouets, des bijoux en cuivre et en zinc agrémentés de verroterie... que sais-je ? La marchande birmane, accroupie, fume des cigarettes grosses trois fois comme le pouce

et longues en proportion; enfin, montant ou descendant, une foule compacte, où se remarque la draperie jaune des bonzes ou pungis, circule.

Voilà la dernière marche gravie, l'immense Stoupa entièrement dorée se dresse haut dans le ciel bleu, ceinte d'une écharpe volante de vautours, et, autour d'elle, tassées comme les filles de la mère Gigogne, de petites pagodes, de petites stoupas se pressent par centaines, je crois même par milliers; tout cela est uniformément sculpté, peint, doré, recouvert d'incrustations de miroirs colorés; les formes par exemple et les dimensions sont variées à l'infini; certaines ont coûté plus d'un million. L'effet est barbare et charmant, et, si le détail est rarement plaisant, il n'est pas un point d'où le coup d'œil ne soit admirable.

A tout seigneur, tout honneur, visitons d'abord le Saint des Saints; il est au pied

de la grande Stoupa, juste en face de l'entrée; devant lui les bouquets s'entassent et les cierges flambent : au fond d'une niche obscure luit vaguement un Bouddha accroupi dont les lignes sont amollies par les couches d'or dont il a été recouvert; une grille épaisse le protège, flanquée d'autres Bouddhas sur lesquels en offrande les fidèles appliquent des feuilles du pur métal; pour m'en convaincre, mon guide en a gratté un de l'ongle et m'a collé un peu d'or sur la paume; les fidèles, prosternés sur la pierre, psalmodiant et tendant de leurs mains suppliantes des fleurs vers le dieu, n'ont pas protesté, mais, moi, ça m'a gêné. Là sont conservées, outre des souvenirs de Gautama, troisième incarnation de Bouddha, les seules reliques que l'on possède des deux premières.

Maintenant, faisons le tour de la grande Stoupa; une large allée circulaire est mé-

nagée à travers les édicules, tous dominés par la grande flèche dorée. De ces édicules, certains abritent des statues, d'autres ne sont que des mâts portant des oriflammes ; l'un d'eux contient une énorme cloche en bronze, d'une cinquantaine de centimètres d'épaisseur, à ce qu'il m'a semblé ; son histoire est curieuse. Les Anglais, délicats et artistes, l'avaient confisquée pour l'expédier à Londres ; mais... en l'embarquant, ils l'ont laissée tomber dans l'Irrawaddy ; ils ont jugé qu'il était impossible de l'en tirer et les choses en étaient là, quand les Birmans ont demandé l'autorisation de tenter le repêchage, à condition qu'en cas de réussite la cloche leur fût rendue ; on leur a accordé cette permission en se tenant les côtes. Résultat : la cloche a repris sa place et les fidèles, en guise de prière, la font de nouveau résonner avec un gros marteau de bois. Les marchands ont envahi le temple

et on trouve leurs petites échoppes animant tous les coins; enfin j'ai été surpris de rencontrer, dans un angle de cet enclos bouddhique, les tombes d'officiers anglais, il est vrai noblement tombés à l'ennemi, mais qui néanmoins ne m'ont pas paru à leur place.

Sur tous ces ors, sur toutes ces verrote-ries, sur tous ces oriflammes, le soleil s'est couché et, pendant un moment, tout cela a flambé, brasillé; puis, la nuit bleue est venue, incendiée au Saint des Saints par la flamme coulante des innombrables cierges; mais, horreur! Presqu'aussitôt d'affreux arcs voltaïques se sont allumés et j'ai fui, regagnant Strand-Hôtel, mon dîner et mon lit.

Décembre 1912. — Le lendemain de mon arrivée, le lundi 23, j'étais chez Cook dès l'ouverture des bureaux; je trouvais un

homme aimable, avec lequel j'arrangeais mes petites affaires et qui me donnait un boy. Ce boy, à l'user, s'est montré complaisant, flémard et bête, bête à un point incroyable; il a commencé par me perdre tous ses billets, depuis il a perdu le cadenas de mon sac à linge, une ombrelle birmane, etc., etc..., bref, je le laisserai ici et en prendrai un autre à Calcutta, ce qui m'économisera le prix de ses deux traversées. Chez Cook, j'apprenais qu'il fallait partir le soir même pour la haute Birmanie (correspondances de bateaux) et à 5 heures j'étais dans le train, style tour du monde en 80 jours.

Après une bonne nuit sur deux banquettes jointes, j'arrivais l'après-midi à Mandalay, l'ancienne capitale, et allais directement m'installer sur le bateau avec lequel je dois remonter l'Irrawaddy; je serai seul dans ma cabine jusqu'à Bhamo,

mais aurai un compagnon pour les deux nuits du retour. Je quitte le steamer, en l'espèce mon neuvième, et je vais voir le Palais-Royal : amusant, un charme de vieille chose abandonnée et déjà si désuète, si loin dans le temps quoique encore habitée il y a vingt-cinq ans ; c'est, tout en bois sculpté, doré et peint, une succession de pièces saugrenues, dont quatre ou cinq salles du trône. Mais la merveille, c'est la grande enceinte ; elle délimite un immense rectangle de plusieurs kilomètres carrés de surface, occupé maintenant par des casernes de troupes indigènes, et au centre duquel se trouve le palais précédemment cité. Ah ! l'adorable chose que cette enceinte ! Il y a d'abord un large canal tout couvert de feuilles de lotus et de fleurs ; des ponts de maçonnerie blanche et de bois vermillon le franchissent ; ensuite vient un terre-plein planté d'arbres grêles et de pal-

miers; enfin un énorme mur crénelé, en briques rouges, interrompu de place en place par un bastion carré ou par une porte monumentale supportant tous deux un pavillon de bois (toujours barbouillé de vermillon) couronné de cinq ou six toits superposés en pyramide et dont les angles se relèvent à la chinoise. Lorsque le soleil se couche, incendiant de rose l'eau qui luit entre les feuilles et les fleurs aquatiques, c'est incomparable!

Regagné mon bateau; un brouillard épais, humide et froid couvre l'Irrawaddy et entre dans les cabines comme chez lui, elles ne sont en effet closes que par de simples volets. Quant à la salle à manger, c'est le pont, vaguement entouré de toiles : une glacière.

Nuit froide; mais le lendemain, délicieuse journée. Aux points où le fleuve est veuf de végétation, son analogie avec le

Nil est frappante; par ailleurs, une forêt magnifique baigne dans l'eau; enfin, partout, mais surtout au voisinage de Mandalay, les rives présentent une succession ininterrompue de pagodes, de stoupas et de monastères, à quoi il faut ajouter de nombreux villages et une grande animation de gens et de bêtes. Le soir, nous nous amarrons, car on ne navigue pas la nuit; le brouillard revient, le froid de glace aussi, puis le lendemain, journée maussade, paysage sans intérêt, température polaire; avec ça pas un endroit confortable sur ce damné sabot.

De nouveau, à la nuit, arrêt, cette fois à Katha, gros village, et le brouillard n'étant pas venu, admirable promenade au clair de lune; un joli souvenir : de grands palmiers, les toits compliqués de plusieurs bonzeries, des monstres effrayants et grotesques plantés le long du fleuve, de petites stoupas

groupées autour d'une immense dagoba d'une blancheur de rêve sur le ciel étoilé, un village mis en ébullition par l'arrivée du bateau et où, sous la clarté lunaire, circulent des coolies chargés de ballots, des Chinoises trébuchant sur leurs moignons, des chariots à bœufs tout grinçants, des bonzes dignes et de la marmaille piaillante; enfin, sur la rive, cinq ou six restaurants en plein vent fort achalandés et où, à la lueur de grands feux, se vend d'abjecte nourriture.

Le 26 au soir, arrivée à Bhamo après une journée bien entendu glaciale mais intéressante; à 2 heures, nous avons franchi le fameux défilé, « le deuxième », vraiment très grandiose; le fleuve se resserre entre deux belles montagnes très à pic, couvertes de forêts; sur une grève deux éléphants paisibles goûtaient un repos bien gagné, à en juger par l'énorme quantité de bois amon-

celée là. Le défilé passé, changement de paysage : l'Irrawaddy s'étale, embrassant d'immenses bancs de sable jaune tout moucheté de grands échassiers bizarres ; l'horizon est fermé par d'énormes montagnes bleutées, extrêmement lointaines, et des bandes d'oiseaux noirs volent en tournoyant au ras de l'eau. Coucher de soleil somptueux, froid, lugubre ; c'est tout à fait comme ça que je me figure les aspects désolés du cœur de la Chine, nous en sommes d'ailleurs assez voisins, Bhamo étant à la frontière.

Décembre 1912. — Passé une matinée à Bhamo, désillusion. C'est un gros village, il est vrai peuplé de Chinois, possédant une pauvre pagode également chinoise avec de jolis toits, avec une curieuse porte en circonférence, et un marché assez achalandé ; mais rien de tout cela ne vaut ce que j'avais

imaginé. Ah! que c'est loin de Cholon : « Y en a moyen aller Cholon? » Non y en a plus moyen ; c'est déjà du souvenir.

Retour en 48 heures à Mandalay; mon compagnon de cabine est un officier anglais d'une vingtaine d'années (au fait, il en paraît tout aussi bien cinquante), ayant l'air d'un lad, portant un chapeau de paille dont le ruban est rayé crevette, pistache, citron, et une badine grosse comme un vermicelle. Il écoute jusqu'à minuit le gramophone du capitaine en buvant du whisky, ce qui fait que j'ai la paix pour me coucher, et, fatigué de cette orgie, il dort jusqu'à onze heures du matin, ce qui fait que j'ai la paix pour me lever; je ne lui en demande pas davantage. Amusante escale à Schegu, les hommes sautant à l'eau pour porter, à la nage, les amarres à terre. Nous avons à bord, comme à l'aller, tout un peuple de Chinois, de Birmans et de Chans, vivant,

dormant, mangeant, cuisinant; ils occupent on peut dire tout le bateau, les premières étant confinées sur un tout petit espace à l'avant. Si elle avait voulu poser, si j'avais eu ma boîte, si, si, si..., j'aurais bien aimé peindre, toute habillée de soie bleu sombre, brodée de soie bleu vif, toute couverte de bijoux d'argent, une vieille Chinoise qui, accroupie sur ses moignons, grattait avec ses ongles les écailles brillantes d'un énorme poisson.

Donc le 30 après midi, j'étais de retour à Mandalay. Journée délicieuse; visite à Arakan Pagoda, c'est une dagoba très vénérée devant le Bouddha (tout défendu par des grilles dorées) de laquelle beaucoup de vieilles nonnes drapées de soie mandarine marmottent leurs prières; on y accède sur les quatre faces par quatre longs bazars en croix, encore plus amusants et mieux fournis que ceux de la Shwee Dagon Pagoda.

Ensuite, tournée au bazar, purement bazar, qui est une petite ville, et, enfin, coucher de soleil à Mandalay Hill; c'est une sainte colline jalonnée de statues colossales de Bouddha et qui, étant fort élevée, vous procure une admirable vue sur Mandalay, la plaine sillonnée par l'Irrawaddy divisé en plusieurs bras, et de superbes montagnes. Tout cela, incendié par le soleil couchant, vaut fichtrement l'ascension, pourtant longue avec ses innombrables et inextricables escaliers. Le soir, danses birmanes; à ce que j'ai cru comprendre, c'était une sorte de fête de charité au profit des bonzes; comme à Garoet, j'étais le seul européen, les numéros de danse assez curieux étaient entremêlés de clowneries et d'imitations burlesques, la danseuse chantait en mimant.

Bonne nuit dans un sale hôtel et, à 4 heures du matin, je réveillais mon boy qui aurait dû me réveiller (en y réfléchissant

bien, je crois avoir vu la Birmanie plutôt malgré lui que grâce à lui); je réveillais également tout l'hôtel pour avoir mon bain, mon thé, une voiture, etc...

À l'aube, le train démarrait, m'emportant vers Gotheik. D'abord trajet en plaine avec un admirable lever de soleil sur la campagne; puis, brusquement, nous nous mettons à escalader une muraille à pic. Innombrables lacets faits l'un dans un sens et le suivant en sens inverse, tunnels, petits tours en spirale à l'intérieur du roc, bref, la ligne de montagne dans toute sa fleur. Panorama immense : des monts violets, l'Irrawaddy d'argent, tout cela glorieux dans la jeune lumière du matin. Amusantes stations très animées; nous sommes dans le pays des Chans, race particulière, costume spécial, caractérisé par un immense chapeau rond et plat, de forme à peu près annamite, et servant à la fois de parasol et

de parapluie; forêt superbe avec ravins torrentueux. A 11 heures, Maymio; le buffet est peu engageant, je préfère y prendre du pain et des œufs durs que je mangerai dans mon wagon avec des bananes et des mandarines; horreur! les œufs sont mollets, mais comme je suis seul, je fais mes petites saletés à mon aise.

A mon arrivée à Gotheik, mon boy tient absolument à ce que je prenne un thé substantiel, prétendant que j'en aurai besoin; prenons.

Gotheik n'est même pas un village, c'est une station; on y loge au Rest-House, petit bungalow installé pour les touristes par le Gouvernement. Gotheik possède deux curiosités : une « cave », c'est-à-dire une grotte, et un pont; inutile de dire que la deuxième est la plus appréciée des Anglais. Cet ouvrage d'art, puisque ça s'appelle comme ça, est style tour Eiffel; il est badi-

geonné de blanc pour mieux déshonorer la nature, et, quand on vous apprend que plus de cent pauvres bougres se sont tués en le construisant, on doit manifester une joie folle, sous peine de passer pour un idiot. Moi, ces choses-là, ouvrages d'art et hécatombes, ça me dégoûte : donc à la cave.

Espérant me décourager, mon boy me prévient que c'est éreintant ; allons-y ! Nous commençons à dégringoler à travers une forêt magnifique et, au moment où j'espérais enfin être au fond du ravin, je commence à entendre, bien bas au-dessous de moi, un tout petit bruit d'eau, c'est le torrent ; il y en a encore autant à descendre. Les arbres s'espacent ; entre les troncs immenses sous les grandes branches, je vois l'autre versant : une énorme falaise rouge, c'est vraiment très beau. Cette fois, ça y est ; je suis en bas, au tréfonds d'une gorge resserrée dont les flancs d'ocre apparaissent par en-

droits à travers la forêt; là-haut, si haut, le ciel brille de la lumière dorée du soleil déclinant.

Pour la cave, rien ne peut donner idée de cette histoire-là; si on connaît le Rummel, on peut imaginer que c'est au Rummel ce que le Rummel est à la cascade du Bois de Boulogne. C'est prodigieux : une arche folle, béante sur du noir où s'engouffre le torrent; on entre là dedans et on s'y promène grâce à un chemin à se casser le cou. On passe entre des stalagmites grandes comme des tours de cathédrale, on a de l'eau jusqu'aux chevilles et, par places, une cascade sur les épaules; tout au bout, on aperçoit le jour de l'autre débouché et, en se retournant, le portique de géant, hérissé de stalactites, frangé de grandes lianes, irisé par les jeux de la lumière dans l'eau tombant de la voûte, enfin découpant le plus beau paysage de

montagne qu'on puisse voir. Ça vaut le pont!

Dame, il faut remonter! J'étais tout de même content d'avoir mon thé dans l'estomac.

Une fois là-haut, j'ai voulu traverser ce fameux pont pour dominer les ravins; mais il n'est pas large, étant à une seule voie, et n'a pas de parapet; enfin, pour empêcher les animaux de le franchir, les huit ou dix premières traverses sont à claire-voie. Impossible de ne pas voir le vide puisqu'il faut regarder où on pose le pied; un peu d'énervement, de fatigue probablement, pas moyen de passer; j'y renonce.

Dîner avec un aimable Anglais de Calcutta, voyageant en Birmanie pour les vacances de Christmas. Il est venu jusqu'à Gotheik, parce qu'il faut visiter Gotheik, et descendu jusqu'à la grotte, parce qu'il faut y être allé; mais, au fond du ravin, il a trouvé

que c'était trop boueux et, ayant fait son devoir, pouvant en toute conscience assurer qu'il a vu la « cave », il est remonté sans pousser plus loin. Par exemple, il ne tarit pas sur le pont, le fameux pont et ses cent victimes...

Le lendemain matin, ne partant qu'à 10 heures et demie, je retente le passage du pont et je réussis facilement; mais au milieu, bondissant gracieusement de traverse en traverse, je glisse et ramasse le plus beau billet de par terre, mieux de par fer, qu'on puisse rêver. Résultat : un accroc de dix centimètres à mon pantalon et plusieurs à ma peau; en somme rien de grave, la vue était belle; je ne l'avais pas volée!

Retour à Mandalay dans un train bondé (fin de vacances); une aimable Anglaise, faisant le thé pour toute sa famille comme si elle était dans son boudoir, m'en offre gracieusement une tasse. Coucher de soleil

splendide sur l'Irrawaddy et les montagnes ; je ne le vois pas une fois disparaître à l'horizon sans penser qu'alors il brille dans son plein en France et, en lui disant bonsoir, je le charge de dire bonjour à tous ceux que j'ai laissés. S'en acquitte-t-il ?

Janvier 1913. — Le 2 janvier au matin, visite du monastère de la reine ou monastère d'or, une grande bonzerie toute découpée, toute sculptée, toute dorée ; aux endroits où le bois apparaît à nu, il a pris une belle teinte violette. Nombreux moines bouddhistes et, le crâne rasé, déjà dignement drapés de jaune, toute une ribambelle de mioches qui forment une sorte de séminaire. Nouvelle visite à Arakan-Pagode qui m'amuse trop avec ses échoppes si curieusement fournies et si bien achalandées ; enfin, à une heure de l'après-midi, je redescendais sur Rangoon, où j'arrivais le 3 au matin,

après une bonne nuit de onze heures ; décidément je dors en chemin de fer.

Séjour forcé de quatre jours à Rangoon, mon bateau pour Calcutta ne partant que le 7. Séjour délicieux, très bien installé à l'annexe de l'hôtel où je suis cependant, tous les soirs, assourdi par un mahométan qui, dans sa cour, à genoux sur son petit tapis et le nez tourné vers la Mecque (heureusement que je l'ai vu, car ce n'est pas par là que je me serais tourné), fait sa prière ; il psalmodie dans le mode suraigu et a la dévotion ostentatoire. Visite aux éléphants travaillant sur les chantiers, vraiment comiques de compréhension ; quand on leur fait recommencer un travail mal fait, ils soulagent leur colère en envoyant promener une bonne poutre à quelque cinquante pas. Plusieurs visites à la Shwee Dagon Pagoda et promenades dans la ville européenne, absolument charmante avec ses

grandes avenues bordées de jardins où sont disséminés de luxueux bungalows (tennis, tables à thé et gens chics ayant l'air fort heureux). Enfin stations nombreuses chez tous les lapidaires où l'on trouve de bonnes pierres à des prix intéressants.

Le 7, je disais adieu avec des larmes dans la voix à mon imbécile de boy et m'installais sur le bateau anglais *Angora*, où je suis admirablement bien, grande cabine, tout le confort possible et aspect sympathique. Nous arriverons le jeudi 9 à Calcutta; le paradis des Rajahs, la terre promise; je frétille!

CHAPITRE VI

LES INDES ANGLAISES : CALCUTTA,
DARJEELING, BÉNARÈS, BOUDHA-
GAYA.

Février 1913. — Voilà, j'y suis ! Il faut qu'il y ait un huitième ciel, car certainement j'ai encore grimpé d'un cran. Ah ! que ce pays, que ces gens, que cette lumière sont beaux ! J'ai pourtant bien ragé en débarquant ; aussitôt l'*Angora* à quai de Calcutta, deux individus se présentent à moi ; le premier de la part du Great-Eastern-Hôtel, à l'administration duquel j'ai télégraphié de Rangoon, je lui remets mes malles et me retourne vers le deuxième qui était un petit vieux d'une cinquantaine d'années,

à l'air malin et pas commode ; il me tend une lettre de Cook : c'est mon boy. Il parle français, est musulman et s'appelle Abdul-Nokoo ; par la suite il s'est montré ponctuel, têtu comme une mule et moins intelligent que je l'espérais. Il a le plus profond mépris, à peine dissimulé, pour mon goût des vieilles choses ; quand nos deux volontés sont opposées, c'est un beau spectacle, il cède, mais avec des airs à le gifler ; j'y viendrai probablement. Il faut faire les choses dans l'ordre, rester le temps habituel dans chaque endroit et ne pas s'intéresser à des absurdités ; par exemple, ne pas flâner inlassablement dans les ruelles indigènes ou le prier de servir d'interprète entre un fakir et moi. Bref, il m'agace beaucoup, mais m'attendrit aussi lorsque j'ai mon bain, mon déjeuner ou ma voiture, prêts à l'heure militaire.

Donc, escorté de ma guenon, vêtue d'un

pantalon blanc, d'une sorte de lévite grise et d'un amour de calotte verte et or, je me dirige sur l'hôtel; là explosion! Malgré ma dépêche, expédiée quatre jours avant, pas de chambre! et on a eu le toupet d'envoyer au bateau un portier muni de mon nom pour prendre mes bagages. L'homme à qui j'avais affaire, sorte de gérant plein de morgue, étant de surcroît peu poli, je me soulage par une algarade terrible. Vlan! il était consterné, autant, je le crains, de mon baragouin que de ma violence; je ramasse dignement les pans de mon veston et je m'en vais, suivi de Nokoo qui se disait évidemment : « V'là qu'ça commence déjà bien. » Je me précipite au Grand-Hôtel où j'obtiens une sorte de campement sur le toit, c'est propre et j'ai une vue magnifique; par exemple, il faut faire de l'acrobatie, et la plus périlleuse, pour arriver chez moi.

Je remonte dans ma voiture et me rends

aux bureaux de M. Z... dont j'ai fait la connaissance lors de mon premier voyage aux Indes ; je le trouve, il m'apprend que lui et sa famille logent au Grand-Hôtel. Je bondis de chez lui chez Cook et j'organise mon voyage jusqu'à Bombay ; je dois partir dès le lendemain pour l'excursion de Darjeeling, afin d'y être le dimanche, jour du marché. Ensuite, Nokoo m'emmène au bazar acheter un lit pour le chemin de fer ; draps, oreillers, couvertures, petit matelas, tout cela roulé dans des courroies.

Le soir, à 8 heures, je dînais avec les Z... et j'étais invité à accompagner le lendemain matin les dames Z... à une école de petites Hindoues de la haute classe, pour assister à leurs prières ; c'est, d'ailleurs, la seule chose qu'on leur apprend. Je risquais de ne pas être admis, mais j'ai passé sans encombre.

Le spectacle était adorable : une cinquan-

taine de petites de sept à douze ans, vêtues comme des femmes de saris brodés, couvertes de bijoux (perle leur pendant du nez devant la bouche, bracelets de chevilles et de poignets, peignes et épingles), étaient accroupies sur deux rangs, face à face, de chaque côté d'une longue galerie dont un pan ouvert sur la cour laissait entrer à flots la radieuse lumière ; au fond, était une statue monstrueuse de la déesse de la littérature. Devant chaque enfant, un petit panier de cuivre plein de fleurs jaunes, un petit vase plein d'eau, une feuille de bananier portant les offrandes (riz, quartiers de mandarine, rondelles de banane, etc.), un petit pâtre en boue du Gange, une petite lampe. La prière dure une bonne heure ; chants, méditations les mains jointes et les yeux clos, aspersions d'eau, prosternements, que sais-je, c'est compliqué, saugrenu et délicieux. J'étais d'autant plus

content, qu'il faut comme M. Z... aller depuis trente ans chaque année là-bas et avoir des relations dans le monde hindou, pour pouvoir pénétrer dans quelque chose d'aussi fermé que cette école créée, avec cinq ou six autres, par une très grande dame pour l'exacte conservation des anciens rites.

L'après-midi, je visitais le musée, plein de choses charmantes : broderies, bronzes, et surtout peintures indo-persanes admirables ; peintures curieuses aussi d'un moderne, Tagore, dont ces dames Z... m'ont promis de me faire faire la connaissance à mon retour de Darjeeling ; il a, paraît-il, un intérieur hindou d'un charme très prenant.

A 5 heures du soir, départ pour Darjeeling. Premier transbordement trois heures plus tard, vingt-cinq minutes de bateau sur le Gange pendant lesquelles on dîne, brouillard frais ; ensuite, sur une banquette de

wagon, bonne nuit dans le lit acheté la veille et, le lendemain matin, nouveau changement. Je prends un petit chemin de fer de montagne qui, après avoir parcouru une belle forêt, me grimpe à travers les plus hauts monts du globe; mais, petit à petit, les nuages viennent et quand j'arrive à midi à Darjeeling, c'est la ouate, le noir et un froid de voleur.

La journée s'est passée à rouler dans Darjeeling. Les Thibétains sont curieux : laids, sales, rébarbatifs, mais pleins de caractère, leurs femmes sont les plus effroyables mégères qu'il soit possible d'imaginer; j'ai salué avec respect et plaisir les cornettes de deux petites sœurs des pauvres. A l'hôtel, avant le dîner, danses thibétaines; les danseurs, tous des hommes, masqués, très chinois d'accoutrements, avaient un entrain du diable.

Le lendemain matin, à 3 heures et

demie, départ à cheval pour le Tiger-Mount voir lever le soleil ; pas un nuage, par contre un froid ! un froid !!! Supportable tant qu'a duré la chevauchée, il a été vraiment intenable pendant l'heure où j'ai, piétinant dans dix centimètres de gelée blanche, attendu le soleil, puis vu s'éclairer le fameux Kichinjunga. Le spectacle est écrasant, rien de ce que j'ai connu en Suisse n'en approche : on domine vingt plans de montagnes qui vont se rattacher à la grande chaîne himalayenne dont on suit sur une énorme distance l'arête dentelée et neigeuse, on aperçoit le Gaurisankar, le plus haut sommet du monde, et, sur tout ça, dans tout ça, car la coloration des brumes flottant au creux des vallées est exquise, tous les tons de l'arc-en-ciel miroitent et jouent, changeant à mesure que le soleil s'élève.

C'est admirable, c'est admirable, je ne

peux que répéter ça, maintenant, décidément et l'expérience est concluante, je n'aime pas la montagne; ça ne me touche pas. Ce cataclysme pétrifié, tellement exorbitant qu'après les yeux l'esprit même est incapable d'en prendre une notion même approximativement exacte, m'excède et j'étais ravi d'avoir pris, la veille en arrivant, la résolution, malgré la fatigue, de redescendre immédiatement après le marché sur Calcutta.

Le marché, vu au retour du Tiger-Mount, n'offrait qu'un grouillement plus compact des types déjà aperçus la veille; j'achetai quelques cuivres amusants et à 2 heures de l'après-midi, la brume enveloppant de nouveau Darjeeling, ses cottages estivaux abandonnés, sur les portes desquels on lit : rajah de Z..., mahrajah de X..., rajah de Y..., etc., etc., son air de ville d'eau en morte saison et son Kichinjunga devenu

invisible, je dégringolai tout ce que j'avais grimpé la veille.

Cette descente, cette chute dans du brouillard glacé a été égayée par la présence dans le compartiment d'une Anglaise, d'une Anglaise en puissance de mari, un de ces maris anglais, de patience sans bornes, capables de se lever quarante fois dans la même heure pour donner un châle, ôter un coussin, regarder par la portière quelque chose d' « exquisite » ou ramasser le livre qui est tombé. Je l'ai aperçue cette Anglaise et ce fut le coup de foudre ; aussi, ai-je habilement ménagé une entrée en relations et, vlan, j'ai écopé d'un discours qui a duré les cinq heures de wagon que nécessite la descente de ces hauteurs, discours tellement ponctué d'exclamations suraiguës, de rires de petite folle et de roucoulements que j'en perdais les trois quarts ; mais, je regardais et le spectacle en valait la peine.

Jamais une femme d'une autre nationalité ne parviendra à cet aspect de vieux polichinelle détraqué : elle doit approcher la soixantaine, et ce n'est pas qu'elle répare des ans l'irréparable outrage, non, elle est seulement adorable, elle a toujours été adorable, elle sera toujours adorable, parce qu'elle est le charme et la grâce mêmes ; et avec ça si simple, si délicieusement simple et badine, ce n'est pas exprès, ce n'est pas de sa faute, elle est « divine ». Et c'est sur la banquette des bonds de jeune faon, des tortillements de ver coupé, des gestes mignards qu'un rien, une mouche qui vole, arrête au point le plus parfait de leur courbe ; elle tient alors la pose quelques instants. Pour le physique, qui ne compte pas à côté de tant de séduction, imaginez une pomme ridée, avec deux petits yeux gris en vrilles, un petit pif pointu relevé jusqu'à l'absurde et une petite

bouche plissée et pincée sans trace de lèvres.

Nuit de chemin de fer et, à 11 heures du matin, je me réinstallais dans une belle chambre du Grand-Hôtel.

Le soir, c'était le lundi 13, je dînais avec les Z..., qui s'offraient à me conduire le jeudi matin suivant chez Tagore et à faire le lendemain une tournée dans le Calcutta indigène. J'acceptais d'autant plus volontiers que Nokoo avait passé la journée à me montrer obstinément la ville moderne et, je dois dire, le jardin zoologique qui contient d'admirables tigres.

Fanvier 1913. — Mardi 14, le matin, agréable promenade au jardin botanique, moins beau incomparablement que ceux de Peradeniya et de Buitenzorg, mais plein de charme; au retour, arrêt au bord du Gange pour voir les bûchers. Le spectacle de la

mort ne m'impressionne pas et je suis infiniment moins ému par un cadavre qui flambe et dont le pied encore intact sort du bûcher, que par un vivant qui souffre, si peu que ce soit; cette manière de finir est d'ailleurs assez plaisante et ces beaux feux crépitants sont moins mesquins qu'un four crématoire. La famille du trépassé assiste, marque une indifférence consternante et, l'opération terminée, s'arrache les tisons restants.

Délicieux après-midi dans les vieux bazars : bazar des parfumeurs, bazar des oiseaux, bazar des fruits... Pour finir, passant devant un petit temple de Kali (déesse du carnage) avec les Z..., nous donnons une offrande. Le prêtre, beau comme un jeune dieu, écarte la foule pour que nous apercevions la déesse, d'ailleurs hideuse, puis avec une grâce charmante, mêlée d'hésitation (des Anglais auraient peut-être très

mal pris la chose), de son index trempé dans du carmin il me marque au front du signe de la déesse; n'osant toucher des femmes, il tend aux dames Z... la feuille de bananier contenant la couleur et elles se marquent incontinent; nous voilà continuant notre route, une belle pastille écarlate entre les deux yeux. Dernière station chez un parfumeur où les Z... sont reconnus par un commis de M. Z..., saluts à n'en plus finir, accompagnés de cinq ou six bouquets ornés de houppettes d'argent et de nombreux colliers de fleurs. Il faut rentrer; avant de reparaître dans le quartier européen, nous enlevons les guirlandes et effaçons le signe de la déesse : nous ferions, paraît-il, scandale; mais le souvenir, lui, ne s'effacera pas, j'en répons.

Le lendemain matin, visite à Kalighat, le plus important sanctuaire de la déesse Kali, épouse de Shiva; c'est là que les Hindous

viennent immoler des chevreaux noirs et regardent avec avidité couler leur sang, ils se préparent ainsi au massacre des chèvres blanches (les Anglais). Le mouvement révolutionnaire est, paraît-il, très intense, et l'attentat de Delhi, lors de l'entrée solennelle du vice-roi dans la nouvelle capitale, a été la pierre dans une mare aux grenouilles. Grâce à une recommandation de M. Z..., je suis reçu par le grand prêtre (ils le sont de père en fils depuis plusieurs siècles) et par son fils; ils m'introduisent dans une minuscule pièce où ils me prient de prendre l'unique fauteuil et me servent une petite collation à laquelle le spectre du choléra m'empêche de toucher. Je le fais aussi aimablement que possible; la collation se compose de deux ou trois petites boulettes de couleurs différentes, d'autant de rondelles de banane et d'autant de quartiers de mandarine, le tout disposé sur une grande feuille de bananier;

sur leurs instances, je me décide à manger un quartier de mandarine, en ôtant la peau.

Ensuite, visite du temple, petit édifice barbare, abritant une plus barbare figure de la déesse. Je ne peux, bien entendu, pas pénétrer dans le sanctuaire; mais on écarte la foule qui, recueillie et marmottante, tourne autour du Saint des Saints et, au delà d'une porte de bronze grande ouverte, j'aperçois dans les ténèbres une hideuse idole : c'est une énorme tête noire semblant reposer directement sur le sol, surmontée d'une tiare dorée que de petites flammes éclairent mystérieusement; trois terribles yeux blancs luisent, une énorme langue vermillon sortie jusqu'à l'absurde traîne par terre et un collier de masses brunes qu'on me dit être des têtes coupées est passé autour du cou. Dans les cours, la foule est bruyante et exaltée, son aspect très curieux, bien qu'il n'y ait pas de sacrifices aujour-

d'hui. On me passe au col une énorme guirlande de gros œillets d'Inde jaune d'or et je me sens ainsi faire moins tache au milieu de ces couleurs, de ce grouillement, de cette lumière distribuant si libéralement ses trésors. Le soir, nouvelle tournée de bazars, mais moins réussie que la veille.

Fanvier 1913. — Le matin du 15, nous partions, les Z... et moi, pour chez Tagore, le rajah Tagore. Il habite dans la ville indigène un grand palais dont le rez-de-chaussée est réservé aux femmes; on nous introduit au premier, dans un admirable atelier aux murs blancs, aux nattes blanches, aux bois clairs, aux grandes baies ouvertes de tous côtés sur le bleu du ciel et le poudroisement du soleil; des vols d'oiseaux le traversent parfois. Sur les murs, d'exquises peintures indo-persanes anciennes, quelques-unes aussi du maître de céans, charmantes, fines

et distinguées, mais ne valant pas les vieilles; par terre, d'énormes et souples coussins de toutes formes, les uns noirs, d'autres ivoire, d'autres argentés, quelques-uns maïs. L'homme est fort aimable, avec des mains racées d'artiste qui manient agréablement l'embouchure du houka; il partage son temps entre nous et de vieilles belles choses qu'un marchand lui présente. Ah! ce marchand! il fut la première cause de ma passion pour les miniatures indiennes; elle s'était éveillée au musée, mais a flambé tout de bon quand j'ai tenu, caressé ces précieuses et fragiles choses si raffinées et naïves, si évocatrices, si conteuses d'étranges et magnifiques poèmes où les princesses aux robes dorées sous leurs voiles de gaze, passives se laissent caresser par un jeune prince chargé de colliers, ou distraites rêvent sur une terrasse; à moins que, mystérieuses, elles ne figurent

un passage de quelque légende sacrée. Matinée exquise passée à feuilleter des albums d'admirables dessins.

Et le soir, adieu Calcutta.

Février 1913. — Comment peindre l'hébétement admiratif où me plongent les splendeurs de Bénarès, l'excitation joyeuse que me causent une place grouillante, une ruelle bordée d'échoppes saugrenues et dont les maisons titubantes se heurtent du front.

Bénarès est la Bagdad des *Mille et une Nuits* et il n'est pas besoin d'imagination pour se croire Aroun-Al-Raschid escorté de son grand vizir Giaffar lorsqu'on s'y promène. Je ne voulais aborder le Gange qu'au matin, dans toute sa splendeur; ma première visite fut donc pour Durga, épouse de Shiva. Elle habite, auprès d'un grand carré d'eau verte, vers laquelle descendent

de larges escaliers et où se mirent un vieux bel arbre exotique et d'éblouissantes maisons blanches aux rares fenêtres ornées de balcons biscornus, un petit temple de granit rouge ciselé; elle le partage d'ailleurs avec une armée de singes au nez d'azur et au cul de vermillon. L'un d'eux m'a arraché mon collier de fleurs, avec lequel il a bondi jouer au haut d'une coupole, car je suis habitué maintenant (ce fut sans peine) à porter des colliers de fleurs; l'offre en est de simple politesse et le geste, par lequel les prêtres vous les passent au cou, charmant.

Je suis allé ensuite visiter un Saint Homme, mort il y a six ou sept ans, mais qui possède déjà, près d'une statue élevée de son vivant, un ravissant tombeau abrité par un kiosque de marbre blanc ajouré, au milieu d'un jardin plein de roses. Enfin je suis allé voir Shiva, le seigneur du lieu.

Durga et le fakir au bord de leur étang sont dans les faubourgs; les rues sont bordées de jardins clos de murs portant en encorbellement des kiosques à colonnettes ou de petits balcons en dentelles de marbre. Shiva, lui, habite le cœur de la ville; on parvient à son sanctuaire par un dédale de ruelles, mieux de couloirs, dans les boutiques desquels s'amoncellent en pyramides ou pendent en guirlandes les ors des œillets d'Inde et les blancheurs des jasmins et des tubéreuses. La foule remuante, bruyante et bigarrée, entre et sort du temple d'où montent des cris et des sons de cloche; enfin, les vaches sacrées, placides et encombrantes, circulent dans tout ça; plus heureuses que les infidèles, elles pénètrent chez le dieu comme chez elles.

Le lendemain matin, à 8 heures, juché sur une sorte de plate-forme posée sur un bateau plat, je descendais le Gange. Le froid

piquait, mais la lumière était divine, vaporeuse et irisée; les vieux palais décrépits et somptueux, massifs et compliqués, barbares et délicats, brillaient dans la jeune lumière, écrasant de leurs lourdes silhouettes les temples et les escaliers ruinés croulant dans l'eau verte. Ils se dressent, ces palais, orientés à la fantaisie du maître, mal d'aplomb, tassés, à peine séparés par de tortueux couloirs dévalant jusqu'à l'eau. Il y a celui du Rajah de Jaipur, le plus vieux, portant un observatoire célèbre; celui du Maharajah de Népal, tout de grès rouge avec de belles terrasses plantées de grands arbres ombrageant des kiosques ouvragés et un temple de Shiva dont la flèche dorée est supportée par des boiseries de cèdre à sculptures obscènes; celui du Maharajah de Gwalior, imposant, flanqué de deux lourdes tours entre lesquelles un énorme mur de marbre, troué par l'unique ouverture

d'une monumentale porte, est couronné par un balcon en dentelle, sur quoi un groupe de femmes écarlates se penchaient curieuses; et tant d'autres, sans oublier la mosquée d'Aurangzeb, dont les grêles minarets crèvent le ciel. Au bord de l'eau : la foule, la foule éclatante, procédant aux ablutions rituelles ou jetant au fleuve des guirlandes en offrande; des femmes moulées dans leurs saris trempés remontant les marches disjointes des grands escaliers; des brahmines et des fakirs accroupis sous de grands parasols tressés, psalmodiant leurs prières ou égrenant leurs chapelets; un cadavre achevant de se consumer sur un bûcher qu'attise un homme du bout d'une gaule; sur des pilotis en bambou, serrés en grappes, des fidèles recueillis regardant couler la rivière sacrée; dans les niches en pierre ciselée de palais écroulés, de saints ascètes méditant, aussi immobiles que des

statues; les inévitables vaches, les inévitables corneilles et les inévitables vautours.

J'ai flâné ensuite par la ville, au désespoir de Nokoo, nettement récalcitrant; mais quelle chose exquise d'errer dans son rêve! que de petites places saugrenues où, malgré l'éclatant soleil, les balcons en encorbellement versent une ombre bleue; que de musiques étranges entendues derrière des portes closes; que de beaux étalages, dans de sordides échoppes, de fruits colorés dont le vendeur, accroupi à peu près nu au milieu de sa marchandise, semble lui-même un grand fruit doré; que d'étranges cortèges, que de convois escortés de pleureuses, que de mariés suffoquant sous des guirlandes de jasmins et chevauchant accompagnés de serviteurs porteurs d'immenses bouquets en papier doré; que d'idoles monstrueuses, luisantes de graisse, ornées de colliers fleuris!

L'après-midi, excursion assez longue et sans grand intérêt (pour l'ignorant en archéologie que je suis) à Sarnath; ensuite, encore le Gange. Le Gange au soleil couchant, aussi recueilli et estompé sous le ciel rose et la brume violette, qu'il était bruyant et éclatant dans l'or de la jeune lumière.

Et le lendemain matin, de nouveau le Gange; c'est la dernière fois, je n'ai pas assez d'yeux!

Janvier 1913. — Après trois heures de chemin de fer j'arrivais, pour coucher, au Dak-Bungalow de Gaya. C'est de Gaya qu'on va, à travers un paysage rappelant l'Égypte à s'y méprendre, à Bouddha-Gaya, vieux et vénéré temple près duquel se trouve la pierre où Gautama, par la force de la méditation, est devenu Bouddha. Gaya même est une vieille ville curieuse, l'étran-

ger y est encore extrêmement rare ; elle a un cachet et un pittoresque étonnants. Son temple à Shiva est encombré de fakirs nus, tout barbouillés de cendres, tout couverts de colliers et d'amulettes, la figure balafmée de larges traits blancs et rouges sous l'édifice de la coiffure décolorée au henné, formant une énorme masse embroussaillée où se mélangent des fleurs séchées, de la bouse de vache, des chapelets et des poignards. Si l'humilité est une vertu chrétienne, l'outrecuidance doit être une vertu shivaïque ; un de ces saints hommes, avec qui j'ai causé (Nokoo était bien mortifié de nous servir d'interprète), m'a en effet déclaré qu'il n'y avait jamais eu et qu'il n'y avait pas d'aussi grand fakir que lui ; qu'à juger par les miracles qu'il accomplissait de son vivant, on se demandait ce qu'il pourrait produire de plus grand après sa mort ; que d'ailleurs dans sa famille,

dont l'origine se perd dans la nuit des temps, les hommes étaient tous beaux, braves à la guerre et vertueux. Cet homme beau, brave à la guerre et vertueux a accepté avec joie deux annas (à peu près deux sous).

Gaya, outre son temple, possède une vaste piscine sacrée, de forme rectangulaire, ceinturée de larges escaliers de pierre descendant à son eau verte qui luit doucement très en contre-bas des étincelantes maisons blanches; à l'un des bouts, un bouquet d'immenses arbres, dont le faite atteint à peine le niveau du sol de la ville, abrite la source vénérée.

L'Hindou qui s'était décrété mon guide portait, comme beaucoup de ses compatriotes, une sorte de fourche en fer servant de perchoir à un petit oiseau lié par la patte à un fil de soie et dont le chant devait le distraire.

CHAPITRE VII

LES INDES ANGLAISES : AGRA —
DEHLI — LAHORE — AMRITSAR
— JAIPUR — UDAIPUR — MOUNT-
ABU.

Janvier 1913. — Le 21, j'arrivais à 4 heures à Agra et, à 5 heures et demie, j'étais au Taj. Le Taj-Mahal est le tombeau élevé par les soins de Sha-Jehan, fils d'Akbar (le grand conquérant mogol), à son épouse favorite dont le nom, qui ne peut pas être plus beau en hindoustani que traduit en français, était : « Gloire du Palais ». Sha-Jehan est mort au fort d'Agra, les yeux fixés sur ce Taj où il repose maintenant à côté de Gloire du Palais.

C'est un monument en bijouterie de marbre blanc, sertissant des pierres précieuses. Sous l'immense coupole de la pièce centrale, entourés par une haute grille de marbres rares, les deux tombeaux sont placés côte à côte ; celui de Sha-Jehan, du puissant empereur, de l'homme, est au centre et domine celui de Gloire du Palais, non moins riche, mais plus bas et moins despotiquement orienté. Autour de cette salle aux proportions, aux sonorités, à l'éclairage de cathédrale, une infinité d'autres communicantes, aussi ornées mais absolument vides, ouvrent leurs solitudes recueillies. Le jour est tamisé, l'ambiance mystérieuse, et, dans le grand silence, le plus léger pas, le moindre mot engendrent toute une symphonie d'échos. Le mausolée domine de sa masse énorme, d'un côté les eaux claires de la Jumna, de l'autre de vastes, beaux et calmes jardins

d'ordonnance architecturale, ornés de bassins et clos de murailles en grès rouge. J'y suis resté deux heures; le soleil déclinant teignait en rose tout un pan de l'édifice et tout un côté des coupoles, tandis que la lune, déjà haute dans le ciel et luisant davantage à mesure que le jour baissait, éclairait d'argent l'autre face; un moment, entre ces deux lumières égales, irisé comme une perle, le monument irréel a flotté dans l'air avec l'apparence d'une vapeur; plus tard, il a brillé tout blanc d'éclat lunaire au-dessus des jardins noyés de brumes bleues. Le ciel était couleur de rêve, la pierre couleur de ciel; c'était la réalité dépassant la chimère, la cristallisation d'un songe féerique.

Le Taj n'est qu'une des merveilles d'Agra, la ville des merveilles. Le 22 au matin, j'abordais le fort, qui est un ensemble de palais : palais d'Akbar, palais de Jehan-

gir, palais de Sha-Jehan; le marbre blanc et le grès rouge alternent, et c'est une série de cours, de portiques, de bassins, de salles du trône, de terrasses, plus admirables les uns que les autres, variés à l'infini, en sorte qu'à chaque tournant on a une surprise et un cri d'admiration. C'est le palais de la favorite, cage de marbre blanc et d'or accrochée au grès rouge du vieux fort, au haut du rempart qui borde la Jumna; l'œil découvre de là vingt lieues de pays sillonnés par la rivière au bord de laquelle luit le Taj et, à droite et à gauche, suit la courbe des grands murs pourpres, massifs à la base, découpés en colonnades et en clochetons à leur sommet et tout fleuris du vol des perroquets verts. C'est le kiosque en dentelle où est mort Sha-Jehan, les yeux sur le Taj; c'est la mosquée de la Perle, si blanche; c'est le trône blanc et le trône noir des grands Mogols; et c'est sur

tout ça la lumière, la belle lumière des Indes.

L'après-midi, visite à Sikandarah où s'élève le tombeau du grand Akbar : au milieu d'un vaste jardin coupé de bassins, un curieux et imposant assemblage de kiosques et de terrasses de grès rouge. Mais, la surprise, la joie, c'est, après avoir atteint le faite du monument, de trouver tout à coup une cour de marbre blanc, close par des grillages de marbre blanc, flanquée de quatre petites coupoles de marbre blanc, le tout brillant, chatoyant, étincelant en plein ciel, en plein azur ; au centre, le mausolée ciselé de l'empereur, avec, à son chevet, une colonnette, au sommet de laquelle était enchâssé le Koh-i-nur. Les Anglais ont naturellement confisqué le diamant.

Quel écrin ! pour ces deux potentats.

Terminé la journée au Taj, dans l'enchantement.

Février 1913. — L'organisation de l'expédition à Fatehpur-Sikri a été pénible; Fatehpur est à 32 kilomètres d'Agra, routes ultra-poussiéreuses, assommantes à faire en voiture. Le propriétaire de l'hôtel m'avait donc proposé, le soir de mon arrivée, de me joindre pour les trajets en auto à deux ladies; j'avais accepté et le 22, à 9 heures tapant, j'attendais les ladies, considérant avec inquiétude un infâme tacot. Nous nous installons, le tacot refuse énergiquement de partir et son mécanicien (hindou) fait montre d'une ignorance absolue de son moteur; après une demi-heure de tournage de manivelle, cette étrange machine, dont un des pneus était attaché avec des cordes, se met en marche, mais quelle marche! Impossible de passer en deuxième; pour tâcher d'avoir de l'élan, l'homme utilisait les pentes du dos d'âne de la route et, conduisant comme une savate, risquait toutes les fois de nous flan-

quer sur les arbres ; les ladies crevaient de peur. Au bout de dix minutes de cet exercice, je me tourne vers elles et je leur demande si elles sont d'avis de continuer. Ah non ! elles n'étaient pas d'avis, j'intime donc au chauffeur l'ordre d'arrêter, il répond oui et zigzague de plus belle ; je réitère sans plus d'effet, je déclare que je ne payerai pas, rien. J'avais un moyen simple, c'était de sauter ; mais je ne pouvais laisser mes ladies qui, d'ailleurs, se sont mises subitement à pousser des cris d'orfraies. Ah ouiche ! aucun résultat ; elles criaient de plus belle en faisant pleuvoir des coups de poing dans le dos de notre bourreau, quand j'eus l'idée simple d'appuyer mon pied sur celui des siens qui posait sur la pédale du frein ; le pauvre moteur, incapable de supporter ce surcroît de travail, a immédiatement calé et nous nous sommes arrêtés, le capot contre un arbre. Les ladies n'ont pas

été longues à descendre ! On a tourné l'auto à bras et nous sommes rentrés sans encombre à l'hôtel, où l'on nous a promis pour une demi-heure plus tard une autre auto et un autre mécanicien. Mais, au bout de ladite demi-heure, c'était la même auto qui arrivait avec, il est vrai, un autre homme ; j'en avais assez des autos, des ladies et des chauffeurs indiens, j'ai donc déclaré que dans ces conditions je ne partais pas, ce qui a comblé de joie les ladies, folles de terreur à la pensée de risquer de nouveau leurs vieux os.

Renonçant donc pour ce jour-là à Fatehpur-Sikri, j'étais allé au fort, m'en remettant à la Providence du soin d'organiser l'expédition ! Elle m'a servi sous les espèces de deux gentlemen qu'à Bénarès j'avais pris pour des Français ; ce n'étaient que des Belges. Je les ai rencontrés de nouveau au fort et abordés : « Pardon, Messieurs, vous

êtes Français? — Non, Belges. — Allez-vous à Fatehpur-Sikri? — Non, Monsieur, nous voyageons pour affaires et ne voyons que l'indispensable. — Mais, Monsieur, Fat est extrêmement curieux et beau (je n'en savais rien). — Monsieur, c'est trop long. — Non, Monsieur, avec une auto, une matinée. — Vous êtes sûr? — Absolument. — Alors, nous irions volontiers. — Allons-y ensemble. » Voilà comment, le 23, je me trouvais avec deux messieurs belges, au lieu de deux dames anglaises, dans une auto guère meilleure que la première, mais qui nous a conduits sans malheur jusqu'à Fatehpur-Sikri.

Lorsque Akbar le Grand s'est installé aux Indes, on lui dit qu'à Fat vivait un très saint homme; il résolut de l'aller voir et, l'ayant trouvé, bâtit en cet endroit une ville. La ville construite, le saint fakir, qui avait la réflexion ou l'élocution lente, dit

à Akbar : « Tu vis pour le pouvoir, moi je vis pour la prière; si tu restes, je m'en vais. » Et Akbar, pour ne pas déranger le pieux individu, partit construire Agra, abandonnant un monde de palais magnifiques en grès rouge sculpté. Les gens positifs prétendent qu'il est parti parce que l'eau était mauvaise; fi! que ce serait mesquin! Le descendant du saint homme, celui qui nous montrait les lieux, est bien sûr de son fait : Akbar a cédé la place à son ancêtre. Cet ancêtre repose maintenant sous de la dentelle de marbre blanc, dans la cour de la grande mosquée de Fatehpur-Sikri; sa lignée est groupée autour de lui et notre guide doit y reposer un jour.

Quoi qu'il en soit, Fat, bâtie sur une colline, offre l'aspect doublement attristant d'une ville inachevée et abandonnée; la monotonie du grès rouge partout employé ajoute à la mélancolie de l'ambiance; et

pourtant, quelle splendeur dans l'ordonnance de ces cours, de ces portiques et de ces palais, quelle richesse dans le détail. On y voit la chambre d'Akbar, ce grand génie (les gens positifs conviennent eux-mêmes qu'il était génial) avait rêvé la fusion de toutes les religions en une seule et il prêchait souvent, et lui-même, son peuple dans ce sens. Homme d'exemple, de ses trois épouses, l'une était mahométane, l'autre hindoue et la troisième catholique, portugaise ; dans cette chambre donc, où il les recevait successivement et peut-être... simultanément, il avait fait graver des versets du Coran, des invocations à Shiva et enfin peindre une Annonciation. On voit encore les palais des trois sultanes, ceux des ministres, les écuries des chevaux, celles des éléphants, l'endroit où se donnaient les combats d'éléphants et celui où l'on jouait au polo (car le polo est un jeu

indien), l'emplacement des roues servant à monter l'eau, une cour dallée en jeu d'échec, où des pages devaient tenir lieu de pions, etc., etc.

L'après-midi du 23, visite au tombeau de Ghiyas bey, le grand-père de Gloire du Palais; c'est de l'autre côté de la Jumna, au centre d'un beau jardin aux portes de grès rouge, un mausolée de marbre blanc. Et pour la dernière fois, deux divines heures, au crépuscule, dans le Taj tout fleuri ce soir-là de femmes vêtues de saris jaunes et rouges, tout rempli du tintement des bracelets et des chaînettes d'argent.

Janvier 1913. — Gwalior où je suis allé d'Agra, le 24, est une forteresse couronnant un haut et long bloc rocheux. On monte en lacets, la route passant sous trois ou quatre poternes avant de parvenir au palais massif et imposant, tout en pierres jaunes déco-

rées de faïences bleues et vertes. La ville moderne s'étale au pied du colosse, flanqué de lourdes tours, qui n'est plus à la taille des hommes d'aujourd'hui; les rajahs mêmes, abandonnant le vieux palais dans la ville indigène, se sont fait construire une sorte de casino de Monte-Carlo; quelle pitié! ils diront peut-être qu'ils préfèrent moins de couleur locale, mais aussi moins de peste et de choléra; je vous demande un peu si ce sont là raisons de rajahs!

La nuit de mon excursion à Gwalior, j'arrivais, avec une heure de retard, soit à une heure du matin, à Delhi, la nouvelle capitale; je m'y installais au Cecil Hôtel et j'y passais plusieurs jours.

Delhi a deux fleurons : 1° son fort, moins beau que celui d'Agra, mais cependant très beau encore; c'est dans son enceinte que se trouvait la grande salle contenant le fameux trône du paon tout en pierreries,

la niche où il était subsiste encore avec ses incomparables quoique, à mon avis, ennuyeuses mosaïques ; 2° sa grande mosquée, à laquelle on accède par trois immenses escaliers d'un effet surprenant ; en haut de ces escaliers on trouve une cour de proportions grandioses, limitée par des galeries à colonnades ouvrant leurs baies sur les clochetons et les coupoles de la ville, centrée par un grand carré d'eau reflétant le ciel et flanquée de minarets et de portes gigantesques. Mais ce qui m'a le plus charmé, c'est la campagne environnant la cité ; Delhi a été conquise, détruite, ruinée, pillée plusieurs fois, et n'a jamais été reconstruite exactement sur le même emplacement ; en sorte qu'à 20 kilomètres à la ronde le sol est semé de pierrailles qui furent des palais, mais aussi jalonné par quelques beaux monuments. Du haut de ces monuments la vue est émouvante, mélancolique

et belle : une chaude terre rousse, ondulée, avec des bouquets d'arbres et des ruines.

La promenade classique est celle de Kutab Minar, une haute tour de grès rouge et de marbre blanc. A l'aller, on visite le tombeau d'un ministre de Jehangir, d'un ministère, comme dit Nokoo ; eh bien ! si nous devons payer un pareil mausolée à chacun de nos défunts ministères, la fortune de la France n'y suffirait pas. Au retour, on s'arrête à un groupe d'intéressants tombeaux en marbre blanc, voisins d'un curieux bassin qui est presque un puits et où, pour quelques annas, de jeunes hommes dont la chair brune luit comme un éclair d'or dans la belle lumière plongent d'une hauteur vertigineuse. Enfin, on voit en dernier lieu la tombe de Humayun, le père d'Akbar ; une merveille de marbre blanc et de grès rouge, dans un beau jardin coupé de bassins. C'est du haut de ce mausolée qu'on a

la plus belle vue sur la campagne, grâce à Indrapat qui dresse tout près sa noble enceinte moyenageuse, flanquée de tours et percée de portes monumentales; ces murs altiers ne contiennent plus d'ailleurs qu'un monceau de ruines et quelques cabanes.

Au monument de Humayun se rattache un dramatique souvenir : lorsqu'après la révolte de 57 Delhi fut retombée aux mains des Anglais et le vieux roi fait prisonnier, son fils et deux de ses cousins se réfugièrent là; un officier anglais y alla pour les arrêter, mais il trouva la place gardée par une multitude de fanatiques. Payant d'audace, il se fit conduire seul aux princes et les somma de se rendre sans conditions; intimidés, ils cédèrent; mais lorsqu'on les eût placés sur une charrette, la foule devint si menaçante que l'Anglais, qui n'était accompagné que d'une dizaine d'hommes, tirant son revolver, pan, pan, pan, fit sauter la cer-

velle aux trois prisonniers. Les rebelles consternés s'écartèrent et la sinistre voiture put s'éloigner.

Janvier 1913. — Le 27 je partais pour Lahore. La ville est curieuse, très animée, très encombrée même, enclose dans des murailles qui la gardent strictement de toute atteinte européenne. Elle a une amusante vieille mosquée en faïences et aussi un fort; mais si loin de valoir ceux d'Agra et de Delhi! De son sommet, la vue sur la ville, la campagne, les monuments tassés auprès (dont la grande mosquée, qui pourrait rivaliser avec celle de Delhi), est très belle. Mais la merveille de Lahore, soyons exact, ce qui m'y a le plus charmé : ce sont les jardins de Shalimar.

Une assez longue route poussiéreuse conduit à un grand parc clos de murs et dont le vaste bouquet de verdure se dresse

isolé dans la campagne. Rien ne fait prévoir les délices enfermées là; je franchis une porte bâtarde et je me trouve dans un pavillon blanchi à la chaux, ouvrant en face sa grande baie arrondie sur l'eau claire d'un canal dont la fuite va, tout là-bas, rejoindre un kiosque bas et compliqué miroitant doucement dans le poudrolement bleuté de la matinale lumière. Il est suivi, ce canal, par deux chemins dallés de marbre, ombragés de grands arbres au feuillage frissonnant mollement; son eau plate reflète le ciel mauve, et ses bords portent chacun une double et continue rangée de grands pots en terre cuite où fleurissent des œillets et des quarantaines. Prenons l'une de ces allées : celle de droite? celle de gauche? Dans le conte que je vis, le choix doit avoir une importance, et peut-être qu'en cas de maladresse, je ne pourrai jamais plus retrouver la porte, ma voiture. Qu'Allah me garde! Je m'en-

gage sur le chemin de droite. La lumière me baigne, me fait plisser les paupières, je regrette que mes souliers jaunes me privent de la douce brûlure du marbre sur mes pieds nus et que ma main, au lieu du vérascope, ne tienne d'un geste apprêté quelque tige droite et fleurie. Allons!... j'ai franchi, grâce à des dalles plates émergeant à peine, un autre canal semblable au premier et le coupant en croix grecque; me voilà au petit kiosque étincelant. Il domine un grand miroir d'eau, que quatre chaussées, se rejoignant en une plate-forme centrale pour le moment occupée par trois personnages accroupis (orange, safran, framboise), partagent en quatre carrés égaux; les embouchures d'innombrables jets d'eau, qui se sont tus, crèvent la belle surface lisse et on n'entend que le glouglou, sur les grandes pierres inclinées et sculptées, de l'eau qui glisse doucement du kiosque aux bassins;

enfin sur les bords, de petits dômes blancs, portés par de grêles colonnettes et régulièrement disposés, tachent la verdure sombre. Au delà de cette architecture, de nouveau en contre-bas et toujours dans le même axe, le grand jardin que j'ai d'abord traversé se répète avec ses canaux en croix; cette fois, plus de pots de fleurs, le parc semble à l'abandon et disposé pour que le rêve puisse se faire plus imprécis et plus doux...

Le jour où j'avais contemplé le jeune soleil sur les jardins de Shalimar, je suis allé voir la lumière mourir sur le tombeau de Jehangir; il se trouve loin de la ville, au bout d'une longue route bordée de palmiers, au centre d'un jardin de roses. Au retour, comme je franchissais le pont de bateaux construit sur le Ravi, une caravane de chameaux se détachant en indigo sur le ciel citron passait à gué la rivière, quelque cent mètres plus bas.

Avant de revenir à Delhi, je me suis arrêté vingt-quatre heures à Amritsar pour voir le fameux temple de l'or, dédié au culte sikh. C'est, au centre d'un immense carré d'eau verte, frangée de marbre, un petit édifice couvert de plaques de bronze doré ; le coup d'œil est exquis, sans autre fausse note qu'une monstrueuse tour, soi-disant gothique, élevée par les Anglais ; exquis grâce à l'animation régnant sur les dalles de marbre circonscrivant l'étang et sur la chaussée droite qui relie le temple au bord : beaucoup de femmes portant superposés plusieurs voiles de gaze de couleurs différentes, tramés et frangés d'or ; nombreux pèlerins ; nombreux lecteurs de livres sacrés, entourés de groupes compacts d'auditeurs. Les bazars de la ville sont particulièrement animés et amusants.

J'aime l'ensemble que Nokoo et moi formons, nous faisons tableau : ce gros géant

qui, après tout, est le maître, qui a le nerf de la guerre pour lui, et ce vieux petit ouistiti qu'on sent, malgré une apparente et plate humilité, décidé à imposer sa volonté. J'ai eu la faiblesse d'acheter encore, en repassant par Delhi, deux peintures indo-persanes (dont un portrait équestre de Shah-Jehan qui me donne un frisson de satisfaction toutes les fois que je le regarde ou que je songe que l'empereur et son cheval dorment au fond de ma valise) et rentrant brusquement dans la boutique où j'avais laissé un gant, j'ai pincé le fidèle Nokoo touchant sa petite commission; pour une fois, ce n'était pourtant pas lui qui m'avait amené là, mais je suis tranquille, bon gré mal gré, son premier client rendra visite à ce magasin.

Février 1913. — Le 1^{er} février j'arrivais à Jaipur; Jaipur s'appelle la ville rose et ce

n'est pas indûment, car tout, mesures, maisons, palais, édifices publics, y est badigeonné de fraise écrasée; sous d'autres cieux, ce serait à vous donner le mal de mer, mais là c'est charmant. La cité, jalousement enfermée dans ses murailles, est extrêmement animée; on y voit même des troupes de grands singes gris se promenant sur les toits et les corniches; j'y ai rencontré également, outre les éléphants du Maharajah déambulant gravement sous la conduite de leurs cornacs, plusieurs jeunes mariés ramenant la nouvelle épouse à leur domicile. La femme (généralement d'environ douze ans), couverte de bijoux, fait mine de se laisser traîner; elle est entourée et soutenue par sa mère et ses proches parentes portant des corbeilles de fleurs, de fruits et de présents; l'homme, non moins paré que sa moitié et de plus littéralement étouffé sous des guirlandes de

jasmins, marche quelques pas en avant, entraînant sa proie attachée par la taille à une longue écharpe de soie. J'ai observé encore une saugrenue et charmante manière de sécher les voiles sortant des cuves de teintures : dans les larges avenues, deux jeunes gens tiennent, haut en l'air, les deux extrémités du morceau d'étoffe long d'une douzaine de mètres et fraîchement coloré ; ils courent, à perdre haleine, laissant flotter dans la tiède brise et la radieuse lumière ces oripeaux étincelants.

Au bout des jardins qui ceignent le palais du Rajah (compliqué et important comme une ville) se trouve un immense étang, où vivent en bonne intelligence de gros crocodiles et d'énormes tortues. On m'a montré dans un kiosque dominant cet étang les formidables coffres (chêne armé de cuivre) qui ont accompagné le Rajah au couronnement de Georges V ; ils contenaient, outre

les bijoux, la nourriture pour tout le voyage et, un Rajah ne devant pas quitter le sol indien, de la terre. Les souliers du prince, m'expliqua gravement le serviteur du palais qui m'accompagnait, avaient des semelles doubles, dans lesquelles on renouvelait la terre chaque jour ; de plus, on en étendait sous son lit chaque nuit ; décidément il n'est pas qu'avec le ciel, mais avec le sol aussi, qu'il est des accommodements.

Hors Jaipur, deux belles excursions :

1° Amber, l'ancienne capitale, abandonnée parce qu'elle étouffait entre des montagnes trop rapprochées ; il ne subsiste que quelques maisons habitées au milieu des ruines et le palais éblouissant de blancheur, dominant du haut de son rocher un petit lac. Ce palais est un lieu de délices ; ses étroites fenêtres ouvrent sur l'aridité des collines environnantes, tandis que ses cours regorgent de citronniers et de pal-

miers, dont le vert cru gueule sur le badigeon à la chaux et le bleu du ciel; ses salles claires sont toutes ornées de miroirs incrustés dans les murs et, sur les marbres de ses terrasses, les ombres lilas si parcimonieusement répandues rendent plus aveuglante l'aveuglante réverbération. Ah! qu'on voudrait y passer plus de la misérable heure accordée pour le visiter, non qu'il contienne des merveilles, mais, on sent qu'avec un peu de loisirs et de recueillement, on y verrait errer des fantômes de sultanes.

2° Galta, de vieilles fontaines sacrées au fond d'une gorge sauvage, un beau miroir d'eau sombre et limpide où se trempent les pèlerins et de vieux palais à l'abandon. En gravissant la colline peuplée de singes qui sépare Galta de Jaipur, on a sur la ville une vue splendide.

De Jaipur, avec deux changements de train (l'un à 11 heures du soir, l'autre

à 5 heures du matin), je suis allé à Udaipur.

Février 1913. — Udaipur! Udaipur! C'est à perdre la raison, c'est à se convertir au brahmanisme pour avoir le droit de passer des jours et des jours à écouter la mélodie de cet admirable jeune homme nu, au turban mandarine, au front barbouillé de cendres, ceint du fil de laine des brahmines, qui, la main droite levée vers le soleil, accroupi sous un banian au bord du lac fleuri d'îles toutes couvertes de palais blancs, lit en psalmodiant un texte sacré.

Pour aller souvent, quand le soleil décline, glissant au fond d'une barque silencieuse sur l'eau de lumière, s'asseoir et divaguer sous les clairs portiques des kiosques insulaires auxquels on aborde alangui de merveilleuses rêveries; pour accoster ensuite doucement une petite grève mar-

quée par un nuage de poussière d'or, on fait quelques pas entre des arbustes et bientôt on entend des grognements et des piétinements, on arrive à un petit bâtiment d'où l'on domine un vaste espace; par centaines s'y pressent des sangliers, auxquels des paons splendides disputent âprement les graines jetées là, ce sont des animaux à demi sauvages que le Rajah fait entretenir; plusieurs fois l'an, on choisit la bête la plus forte et on l'oppose au tigre dans une fosse construite à cet effet.

Pour avoir le droit de passer des crépuscules et des crépuscules à voir, succédant à l'éclatante lumière, au jaune éblouissant dorant les blancheurs des palais, la douceur nocturne et le bleu, l'étonnante teinte bleu acier, envahissant subitement le lac, le ciel, les dômes de marbre et leurs clochetons, les grands arbres aux épaisses feuilles luisantes.

Pour rencontrer souvent dans la ville un des éléphants du Rajah emplissant toute une rue de sa pesanteur volumineuse.

Pour flâner inlassablement, stupide d'étonnement, dans les cours de cet immense palais, chateau fort par la base, dentelle par le sommet; ces cours, où les éléphants enchaînés par le pied à des bornes de granit s'inondent de poussière d'une trompe négligente, et que des sacs et des fourrages empilés, de lourds chariots grinçants attelés de buffles, des volatiles, des chèvres, des porcs errant à l'aventure, font tenir de la cour de ferme et de la halle aux marchandises, malgré les fiers guerriers rajputes caracolant sur des chevaux aux harnachements compliqués et les perroquets verts perchés sur les revêtements de faïence bleue.

Ces rajputes, qu'ils sont beaux! j'en ai rencontré une bande d'une douzaine sur la

route conduisant à la ville. C'étaient de jeunes hommes coiffés de petits turbans de nuances tendres (safran, saumon, pistache); sur les blancheurs de l'étoffe s'enroulant autour des jambes brunes, le blanc d'une longue lévite très ajustée les vêtait; une perle et une émeraude au haut de l'oreille, un cercle d'or au poignet, ils allaient deux à deux, se tenant par les doigts à la mode hindoue, avec le balancement un peu équivoque de leurs bustes fins, aux épaules larges, sur l'étroitesse des hanches.

Entouré de belles montagnes dorées, Udaipur est une ville blanche au bord d'un lac bleu semé d'îlots blancs; une ville dont les ruelles grimpent vers l'éclatante masse du palais des Rajahs se découpant en plein ciel; une ville où les touristes sont parqués, loin hors l'enceinte, dans un petit bungalow construit pour huit ou dix personnes. Là, pas de ces merveilles qui font nécessaire-

ment s'esclaffer un épicier et que Baedeker marquerait d'un astérisque; non, c'est seulement le cœur de l'Inde, de celle qui n'a jamais connu le conquérant islamique et dont le chef ose encore s'intituler : « Soleil des Hindous ». J'ai erré trois jours dans ce rêve et, quand il a fallu partir, j'ai eu envie de pleurer comme un gosse qu'on emmène avant la fin d'une féerie.

D'Udaipur j'ai gagné Mount-Abu, m'arrêtant trois heures à Chittorgah, ancienne résidence des Rajahs, qui n'est plus maintenant qu'une agglomération de masures au pied de l'ancien fort. Ce fort a encore grand air, il contient deux tours curieuses, bicornues et un bain des sultanes qui est une chose exquise : un carré d'eau verte, à l'ombre de grands arbres abritant quelques petits temples et quelques escaliers ruinés; le tout est accroché au flanc du rocher, très haut au-dessus de la plaine brûlée et

poudreuse. Deux heures d'arrêt également à Ajmère; Ajmère possède une curieuse mosquée, contenant, outre deux énormes marmites — plusieurs personnes y tiendraient à l'aise — qui, vu leur masse, sont à poste fixe dans une cour et servent une fois l'an à préparer une friandise sainte à l'usage du populaire, le tombeau d'un saint homme que je n'ai pu approcher, mais auquel Nokoo est allé faire ses dévotions.

Février 1913. — Pour aborder Mount-Abu, on s'offre deux heures et demie de tanga. La tanga est une petite voiture à deux roues et à deux chevaux; les banquettes sont dos à dos; sur celle de devant, le cocher et le boy s'installent confortablement, sur l'autre on vous empile, vous et les bagages; vous avez ainsi le triple avantage : d'aller à reculons, d'être très secoué, enfin de gober toute la poussière et Brahma

sait s'il y a de la poussière! Bien que la route soit en montagne et à peu près à pic, on va tout le temps au grand trot, voire au galop; il y a naturellement cinq ou six relais.

Après un coucher de soleil lilas sur de sauvages montagnes rousses et indigo, je suis arrivé au but à la nuit close et on a immédiatement attaché à ma personne un boy muni d'une lanterne, car il y a tant de serpents (je n'en ai pas vu un) qu'il est imprudent, même d'un pavillon de l'hôtel à l'autre, de marcher sans voir où l'on pose le pied.

Le lendemain matin, en pousse-pousse, tour du lac; lac de montagne (je n'aime pas la montagne) entouré de villas appartenant à des rajahs ou à des fonctionnaires anglais; ces villas affectent modestement l'aspect de châteaux forts en carton-pâte. A midi, et à midi seulement, car on ne peut pas avoir

l'autorisation plus tôt, ce qui est bien commode étant donné qu'on doit reprendre sa tanga à une heure et demie pour attraper le train : visite des temples. Ils sont trois, tassés au creux d'une gorge déserte ; à l'extérieur, de la pierre roussie, noircie, moussue, sans ornements et sans lignes, et à l'intérieur, du marbre blanc, travaillé, fouillé, ciselé, disséqué, que le temps a jauni et poli comme de précieux or pâle. C'est admirable sans conteste, ça représente surtout un labeur consternant ; Baedeker sortirait sûrement le triple, le quadruple astérisque ; maintenant, pour moi, ça ne vaut pas un brahmine sur le bord d'un lac. A noter que ces temples appartiennent au culte jaïn et sont des spécimens à peu près uniques.

Dans le train, entre Mount-Abu et Ahmedabad, j'ai fait la connaissance de M^{rs} X... Y... ; elle était accompagnée d'un monsieur et nous nous sommes trouvés, vu l'en-

combrement, dans le même compartiment. Le monsieur, immédiatement et fort aimablement (comme tous les Anglais avec lesquels je me suis trouvé), m'adresse la parole; courte conversation, ultra-banale, puis le nez dans nos livres. A 7 heures et demie, nous entrons à la queue leu leu, comme trois petits frères et sœur, dans le wagon-restaurant où la dame fait d'autorité mettre mon couvert à leur table; j'apprends que son compagnon est un ami d'enfance rencontré aux Indes, et qui se détourne de son chemin pour l'accompagner jusqu'à Bombay, qu'elle voyage beaucoup, enfin qu'elle parle parfaitement français; nous continuons la conversation dans cette langue que je préfère indiscutablement, quand tout à coup : « J'ai habité longtemps Paris, rue du Docteur-Blanche, à côté de chez Jacques Blanche, le peintre; peut-être que vous le connaissez, il a fait mon portrait. »

Trait de lumière, il y avait quelque temps que je me disais : Où ai-je vu ces cheveux maïs et ces yeux bleus? Je réponds donc, imperturbable : « Avec une robe de taffetas bleu changeant, un chien à vos pieds, un grand bureau Louis XVI derrière vous; le tableau est resté trois ans en Écosse, d'où il est revenu pour être retouché et exposé à la Société Nouvelle. » Qui était ébahie, la dame! Mais, comme elle semble douée d'un sang-froid merveilleux, elle a de suite recouvert la parole pour s'écrier, en bonne Anglaise : « Le monde est petit! » C'était en effet un hasard curieux que je me sois trouvé chez J.-E. Blanche juste pour le voir retoucher ce portrait. Après cela quel papotage! Elle connaît Rodin, Simon, Ménard, etc., etc... Nous nous sommes quittés à Ahmedabad, où je restais; elle continuait sur Bombay.

Ahmedabad est une ville musulmane dont

les monuments de pierre jaune ont un caractère assez particulier ; les maisons en bois sculpté sont surprenantes et il est de tortueuses ruelles où, en priant les passants de rentrer une minute chez eux, on pourrait se croire à Lisieux ou dans toute autre vieille ville normande.

CHAPITRE VIII

LES INDES ANGLAISES : BOMBAY
— ELLORA — HYDERABAD —
TANJORE — TRICHINOPOLY —
MADURA.

Février 1913. — Faut-il que je sois insensé! C'est avec la joie d'un amant retrouvant une maîtresse bien-aimée que j'ai revu Bombay; Bombay où, lors de mon premier voyage, j'ai failli mourir de la malaria. J'ai eu cependant une petite émotion à apercevoir mon ancienne fenêtre du Watson Hôtel et, au haut de sa tour gothique, la grosse horloge lumineuse, à laquelle j'ai tant de fois demandé l'heure.

Cette fois je suis descendu au Majestic;

on y mange bien, paraît-il, ça me changera ! La cuisine anglaise, mettons indo-anglaise pour ne froisser personne, est exécrable. Et d'abord elle est invariable ; à chaque repas ils vous servent tout ce qu'ils savent faire, comprenez des viandes rôties mais pas cuites et des légumes à l'eau sans beurre ni sel ; ils reviennent ces légumes, tièdes et mous, accompagnant chaque plat, et lorsque, pour la quatrième fois du festin, le boy me présente les pommes de terre bleutées et les haricots verdâtres, j'ai un regard à le faire rentrer sous terre. Pour terminer, arrive l'inévitable pudding ; j'avais connu en France des Anglais manifestant le plus profond dédain pour nos gâteaux : « Vous avez deux ou trois sortes de puddings, les nôtres sont diversifiés à l'infini ! » Parbleu, c'est bien malin, ils fourrent n'importe quoi, n'importe comment, ça va au feu, ça n'y cuit pas ou ça y brûle, et, on sert

bouillant, tiède ou froid, comme ça se trouve; j'aime encore mieux quand c'est trop chaud, la douleur empêche de goûter. Je suis injuste, quoique de consistance assez répugnante, ces chefs-d'œuvre culinaires sont en général dénués de toute saveur même désagréable. Heureusement, heureusement, il y a le riz au curry, plat purement hindou : vous mettez dans votre assiette autant de riz fondant et d'une blancheur immaculée qu'elle en peut tenir, vous ajoutez ensuite du poisson, de la viande, de la volaille, assaisonnés au curry (poivre parfumé), vous mettez encore de la confiture de piment et enfin beaucoup d'autres choses saugrenues, épicées et exquisés, vous mélangez, mélangez... Le résultat emporte la bouche, mais aussi tous mes suffrages. C'est de riz au curry que j'ai vécu aux Indes.

J'ai pris un matin le bateau pour aller à

Elephanta. Elephanta, quel souvenir ! pendant la convalescence de ma malaria, le médecin me promettait tous les jours cette excursion pour la huitaine suivante, et je suis parti sans l'avoir faite. C'était dommage, elle est intéressante : une heure de traversée dans cette superbe rade de Bombay toute semée d'îles, toute ceinte de montagnes, et un beau temple, sorte de grotte taillée en plein roc (le gardien m'a assuré que le tigre venait quelquefois, par les îles, à la nage, chasser l'antilope).

Un après-midi, promenade en voiture à Malabar Hill, où se trouvent les tours du silence, assez sinistres avec les grands vautours perchés à leur faîte ; elles sont pourtant dans un admirable jardin et dominent Bombay, son golfe, l'océan ! C'est dans ces tours que les disciples de Zoroastre, ne voulant souiller aucun élément de leur pourriture dernière, exposent les cada-

vres, qui y sont déchiquetés et dévorés par les grands oiseaux noirs. Le Parsi qui me guidait était ventripotent, cacochyme, et la pensée que les vautours allaient pouvoir bientôt se donner une indigestion me travaillait la cervelle; on avait d'ailleurs, le matin même, déposé un corps, mais il n'en devait plus rien rester, car il paraît qu'on est nettoyé en deux petites heures.

Les tours sont au nombre de cinq : une pour les condamnés, les suicidés, etc..., trois pour le public ordinaire, et une où ne sont admis que les gens très chics; à Paris, c'est chez Paillard que vont dîner les snobs; à Bombay, c'est là que les snobs vont faire dîner les vautours.

Février 1913. — Après Bombay qui est vraiment une belle cité, car s'il est permis et même recommandé de ne pas goûter le style indo-gothique, on doit avouer

que la ville est somptueuse, je suis descendu sur Daulatabad d'où j'ai fait la visite d'Ellora.

De Daulatabad même il ne reste que le fort, une conception de cauchemar; neuf enceintes, des escaliers, des poternes, des couloirs compliqués et truqués, le tout aboutissant à une pièce n'ayant d'issue qu'un trou au plafond, clos par une grille sur laquelle se pouvait allumer un brasier.

Deux heures de tanga et Ellora : trois groupes de temples (jaïns, brahmaniques, bouddhiques), taillés à même le roc. Le grand temple brahmanique est le plus curieux et le plus impressionnant; il ne se compose pas en effet de salles taillées dans le rocher, mais est isolé et dégagé entièrement de la montagne dans laquelle on a sculpté, évidé, ciselé ses sanctuaires, ses dômes, ses clochetons et ses portiques. A

noter dans les temples jaïns d'admirables colonnes de très originale conception.

Quand j'ai visité ces temples souterrains, la foule était grande, attirée par une foire annuelle installée, tout près de là, au tombeau d'Aurangzeb. Dans un groupe de promeneurs, une femme étrangement souple et musclée, très chargée de bijoux, a attiré mon attention; Nokoo m'a expliqué que c'était un homme, un danseur, qui a, une fois pour toutes, adopté ce costume lui convenant mieux à tous points de vue.

Hyderabad, où je suis allé en quittant Daulatabad, a été une désillusion; c'est très bien, mais, je ne sais pourquoi, je m'attendais à de l'incomparable. Par exemple, à quelques milles de la ville, se dressent les ruines de Golconde; ce ne sont que des remparts et un fort en pierre violette, mais dans un si admirable paysage et si grandioses qu'elles méritent et portent glorieu-

sement leur nom écrasant : « les ruines de Golconde ».

En quittant Hyderabad et son Nizam (souverain), le Nizam a vingt-cinq ans, huit femmes et dix enfants, à moins que ce ne soit dix femmes et huit enfants, quatre-vingts éléphants, sept palais, dix millions de sujets et des États qui, bon an mal an, rapportent 165 millions de francs ; c'est confortable évidemment ; donc en quittant le Nizam, je me suis appliqué 40 heures de chemin de fer pour arriver à Pondichéry. J'ai passé la nuit dans le même wagon qu'un jeune Anglais, aux yeux et aux chaussettes myosotis, moitié chérubin moitié athlète, qui m'a immédiatement confié, qu'il avait vingt ans, qu'il était fiancé et qu'il amassait sa dot. Il gagne 300 francs par mois, ça pourra être long ; mais il paraissait parfaitement content de son sort, embrassait son chien sans arrêt et bourrait son boy de coups de pied

dans le derrière. Trois heures à Madras, où il n'y a rien à voir, et puis... Pondichéry.

Pondichéry est exquis, c'est du « Paul et Virginie » le plus pur; c'est resté du temps où les oncles n'étaient pas encore d'Amérique, mais des Grandes Indes; c'est charmant et un peu ridicule; c'est mort et très doux; ça n'a pas l'air vrai, ça serait à sa place sous un globe. Ah! je ne pourrai jamais faire sentir l'étrange impression, la mélancolie aiguë qu'on y éprouve; on y revit une existence antérieure dont on croit devoir retrouver des souvenirs précis qui toujours vous échappent; on y a ce malaise qu'on sent au sortir d'un rêve quand, demi-éveillé, on veut le rattacher à la réalité. Ces rues sans passants, ces hôtels désuets avec leurs palmiers, ces couvents blancs dont les fenêtres sont à petits carreaux et où les douces cornettes veillent sur de petites

négrillonnes, ce marché tout rouge, tout bourdonnant, écrasé de chaleur, où des métisses en peignoirs à ramages et coiffées de grands chapeaux de paille de riz font leurs achats, suivies d'une noire portant une grande manne; mais j'ai vu tout ça, je connais tout ça, j'ai vécu dans tout ça, de nouveau ça me prend, ça m'enveloppe! et je ne sais plus si j'ai rêvé, ou si je rêve, quand je me crois un parisien du vingtième siècle en voyage. Hors la ville française, le songe se poursuit avec les paillottes alignées le long des routes rouges, sous les gigantesques cocotiers, et qui, ce jour-là, en l'honneur de je ne sais quelle fête, étaient décorées de ridicules petits drapeaux; avec les pavillons à balustres, perdus dans la végétation tropicale (sur les murs bas ceignant les enclos, on lit : le Grand Étang, Araucarian...). On sent monter une mélancolie poignante et douce, on a envie de

sourire et la gorge serrée, on regrette, un peu douloureusement, quelque chose, quelque chose... on ne sait plus quoi! Je crois que, nulle part, le passé n'est plus présent, plus tangible, plus sirène que là.

De Pondichéry, excursion en pousse à Villianour; une belle pagode à gopuras (sortes de tours surmontant les portes), je m'y suis offert le luxe de faire danser les bayadères sacrées. Elles sont arrivées très parées, très jeunes, très dignes, et au son de tam-tams endiablés accompagnant une mélopée monotone, elles ont mimé toutes les phases d'un amour naissant, se refusant, se marchandant, s'accordant frénétiquement. Elles ont dansé à tour de rôle et, comme c'était en mon honneur, la pantomime avait lieu absolument contre moi assis comme un niais dans un ridicule fauteuil tout doré, c'était sur moi que s'ap-

puyaient les regards quémandeurs, furieux ou lascifs et leurs mains à chaque instant me frôlaient la figure. Ce qu'il y avait de mieux, c'était l'ensemble : ce seuil de temple, tout le village accouru et massé en cercle, la musique barbare, les grands palmiers, la belle lumière.

Février 1913. — Après Pondichéry, Tanjore, un grand palais sans caractère, un beau temple qui m'a emballé, mais... je n'avais pas vu celui de Madura.

Ensuite, Trichinopoly, un curieux rocher, énorme, isolé au centre de la ville ; il porte des temples obscurs et angoissants, disposés le long d'un curieux escalier sombre, compliqué, mystérieux. Le boy, qui s'est constitué mon guide, qui peut avoir douze ans et que la course éperdue qu'il a fournie pour arriver à moi, le premier, a mis hors d'haleine, m'énumère avec une volu-

bilité folle, dans un extraordinaire anglais (faut-il qu'il le soit pour que je m'en aperçoive), toutes les merveilles du lieu ; il y joint des secrets de famille et j'ai, pêle-mêle, le nombre de marches à gravir, le métier de son père, les noms des dieux honorés ici, l'âge de sa mère, le prix des bananes et son ambition qui est, par hasard, d'aller en Europe. Un admirable temple mais... je n'avais pas vu Madura.

Madura, le temple ! La vaste enceinte aigrettée de grands cocotiers et dont chaque porte est surmontée d'une gopura géante (elles sont sept) enferme trois choses principales :

1° et 2° Deux sanctuaires ; l'un consacré à Shiva et devant lequel, tout luisant de graisse et couché sous un dôme, veille le taureau sacré ; l'autre à Parvati, épouse de Shiva, ici honorée sous l'appellation « déesse aux yeux de poisson », une longue rangée

de perroquets colorés et assourdissants orne son vestibule.

3° Un étang sacré, l'étang du lis d'or, entouré d'escaliers et de portiques.

Les sanctuaires sont hélas inaccessibles, on parvient à leurs seuils après avoir franchi plusieurs portes, plusieurs salles, plusieurs galeries, tout cela sombre et angoissant ; le reflet de jour, qui éclaire faiblement, ne tombe pas de fenêtres, il n'y en a pas. Des piliers de granit auxquels sont accolés des dieux grimaçants et tourmentés, noircis par l'huile et le beurre fondu dont les fidèles les enduisent, portent très haut des plafonds de granit ; les autels sont dispersés sans ordre et devant la trompe d'éléphant de Ganesh ou les huit bras d'un génie gardien du lieu s'alignent en offrande : des fleurs, des fruits, du riz. Une odeur poisseuse et poivrée, écœurante et âcre, faite du mélange des senteurs de l'huile de

coco et de la tubéreuse, du beurre fondu et du jasmin, de la fiente de chauve-souris et du santal, vous prend à la gorge. Elles sont là en effet les grandes chauves-souris des temples d'Extrême-Orient, pendant par grappes dans l'obscurité des lambris et voletant avec des cris plaintifs quand passe le trident doré de Shiva, posé sur l'épaule d'un brahme, escorté d'une torche résineuse, d'un tam-tam et de cymbales.

Par terre, dans tous les coins, accroupis ou couchés, des mendiants monstrueux, hideusement estropiés ou aveugles, et aussi des fakirs barbouillés de cendres, gisent; enfin, une foule de fidèles circule sans cesse, allant jeter du beurre dans un brasier, se prosternant la face contre terre devant quelqu'idole, inondant d'huile un lingam ou passant un collier de fleurs au cou de quelque dieu.

Arrêtons-nous au seuil du sanctuaire de

Shiva puisqu'il le faut; des ombres vont et viennent continuellement, en entrant elles gravissent un escalier d'une dizaine de marches, puis s'enfoncent dans une enfilade de pièces dont l'obscurité est mouchetée par la flamme de petites mèches baignant dans de l'huile; les silhouettes fines, le masquant ou le découvrant tour à tour, se détachent sur l'étincellement de l'autel invisible, sur le scintillement des mille petites lueurs qui entourent là-bas, si loin, le lingam sacré; on ne distingue rien que ces ombres silencieuses et mouvantes se découpant un instant sur les petites lumières vacillantes, puis rentrées soudain dans les ténèbres. C'est mystérieux et irritant; on éprouve une sorte de vertige; on se sent au bord d'un gouffre, le gouffre de l'âme d'une race différente, si distante de la nôtre sur le globe, si distante de la nôtre dans le temps puisque voilà deux mille ans qu'elle n'a pas changé.

Et que dire de Madura la nuit ! soit qu'on se promène dans la première enceinte, les grandes gopuras se détachant noires sur le ciel poudré d'étoiles, ou brillant toutes bleues de lune dans le firmament sombre, paraissant encore plus ciselées, plus ornées, plus surchargées que le jour ; soit qu'à l'intérieur du temple on célèbre la fête des neuf planètes et qu'autour d'une immense coupe pleine de feu, vers laquelle se tendent des mains que la lueur fait brûler un moment comme autant de petites flammes et d'où tombent du beurre, du riz, des parfums, une multitude recueillie, dont les bijoux et les yeux flambent aux reflets du brasier, tourne rituellement.

J'ai été guidé à Madura par un respectable brahmine, avec lequel j'eus (en anglais hélas) d'interminables dialogues philosophiques et religieux. Il semblait fort cultivé et en particulier possédait la Bible infini-

ment mieux que moi ; sa conclusion, magnifique, est que Dieu est unique et que toutes les religions mènent à Lui, de même qu'une infinité de chemins peuvent conduire à une même ville, de même que tous les fleuves vont à l'Océan. Tout dans la vie n'est qu'illusions et conventions ; si les esprits élevés peuvent se dégager de certaines plus particulièrement grossières, cette élite doit se garder de détromper la foule et, lui enlevant le mensonge, de lui ôter en même temps le sentiment, nécessaire et vrai en soi, à quoi ce mensonge sert d'appui. Certains peuvent avoir le souvenir et le culte des morts, sans qu'il soit besoin pour cela de sacrifices, d'envois enfantins, par l'intermédiaire du prêtre, de riz, de fruits et d'eau aux défunts ; certains ont la crainte et l'amour de l'Être Unique, sans qu'il soit besoin de le leur figurer tour à tour sous les traits d'un démon ter-

rible, ou bien sous ceux d'un homme à leur image, s'attendrissant sur leurs propres malheurs; mais c'est l'exception. Laissons subsister, pour les autres, les rites funéraires, les idoles monstrueuses, les divinités resplendissantes, la crainte de châtimens éternels ou de honteuses réincarnations, l'espoir de paradis chimériques ou celui de nouvelles vies toutes remplies de bonheur.

Cet homme remarquable, m'ayant vu considérer curieusement des femmes, avec les extrémités inférieures des oreilles distendues par les joyaux jusqu'à pendre sur leurs épaules, m'a dit avec fierté que sa sœur avait été la plus belle femme de son temps; ses lobes venaient, en effet, lui chatouiller les pointes des seins.

Mars 1913. — Voilà! c'est fini; après un embarquement à se jeter à l'eau d'agacement à Tutticorin, j'ai retrouvé Ceylan puis

je suis monté passer quelques jours à Kandy, pour revoir Peradeniya, pour flâner en pousse au bord du lac, et :

Un soir qu'au temple de Dalada, où dans une châsse fabuleuse on conserve une dent du Bouddha, le Saint des Saints était incendié par mille petites lumières et que la musique religieuse résonnait frénétique et barbare ; un soir que les fidèles prosternés élevaient de leurs deux mains des plats ronds chargés de fleurs et de bougies allumées, que les danseurs sacrés faisaient tinter leurs casques aux chaînettes d'argent et les grelots de leurs bracelets de chevilles ; un bonze m'a demandé si je ne voulais pas offrir, moi aussi, quelques fleurs en l'honneur de la Sainte Relique ? J'ai acquiescé et l'on m'a fourni immédiatement un immense plateau, portant une entêtante pyramide de corolles de jasmins et de tubéreuses, tout autour de laquelle de petits cierges

dessinaient un cercle de feu. Deux hommes accroupis, luisant comme de beaux bronzes, soutenaient l'offrande et j'ai dû égrener sur l'autel cette moisson, dont le parfum montait dans l'atmosphère confinée, surchauffée, irrespirable, plus violent, plus étourdissant à chacun de mes gestes.

Maintenant je suis à Colombo; je suis sous les cocotiers, au bord de l'eau bleue, dans de la douceur, dans du charme; mais il va falloir bientôt revenir vers la vieille Europe, faire à rebours toutes les étapes de l'aller, avoir chaque jour un peu moins de lumière, un peu moins de chaleur, sentir la fraîcheur du canal de Suez avant de frissonner au froid de la Méditerranée. Les beaux décors vont s'évanouir, la féerie est jouée!

FIN

UNIV. OF CALIF. LIBRARY, LOS ANGELES

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
CHAP. I ^{er} . — La Méditerranée. — La mer Rouge. — L'Océan Indien.....	1
— II. — Escale à Colombo. — Le golfe de Bengale. — Escale à Singapore.....	25
— III. — Saïgon-Pnom-Penh-Angkor.....	41
— IV. — Singapore. — Java : Batavia, Buitenzorg, Garoet, Tosari.....	87
— V. — La Birmanie : Rangoon, Mandalay, Bhamo, Gotheik.....	131
— VI. — Les Indes anglaises : Calcutta, Darjeeling, Bénarès, Bouddha-Gaya....	155
— VII. — Les Indes anglaises : Agra. — Dehli. — Lahore. — Amritsar. — Jaipur. — Udaipur. — Mount-Abu.....	183
— VIII. — Les Indes anglaises : Bombay. — Ellora. — Hyderabad. — Tanjore. — Trichinopoly. — Madura.....	221

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 000 086 228 4

100
100
100